

Signal

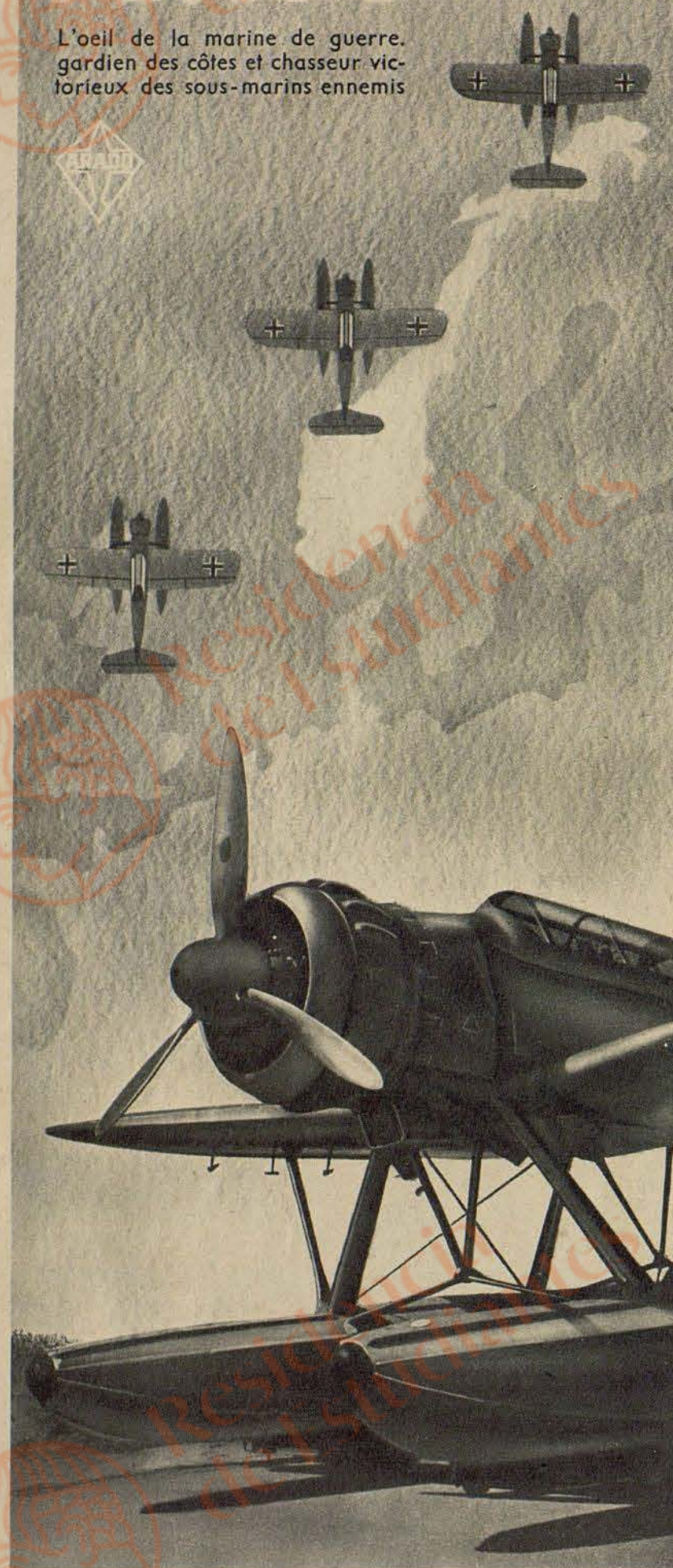


Le Pacte tripartite
est signé:

MM. von Ribbentrop,
le comte Ciano
et Kurusu quittent la
Chancellerie du Reich

ARADO AR 196

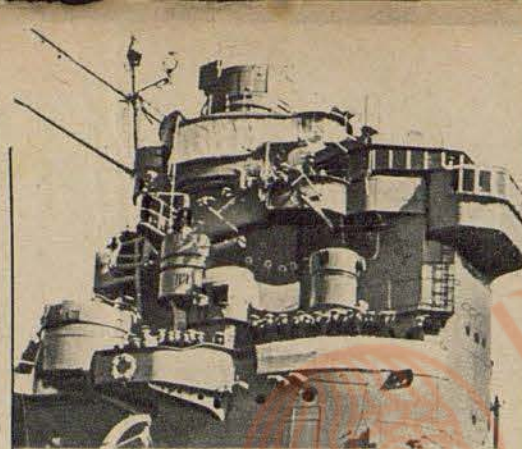
L'oeil de la marine de guerre,
gardien des côtes et chasseur-vic-
torieux des sous-marins ennemis



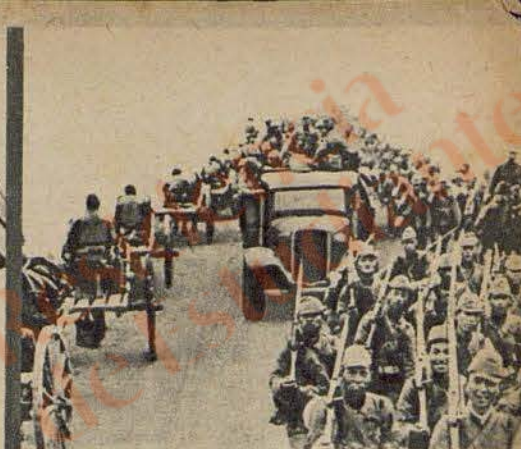
ARADO

FLUGZEUGWERKE GMBH · POTSDAM

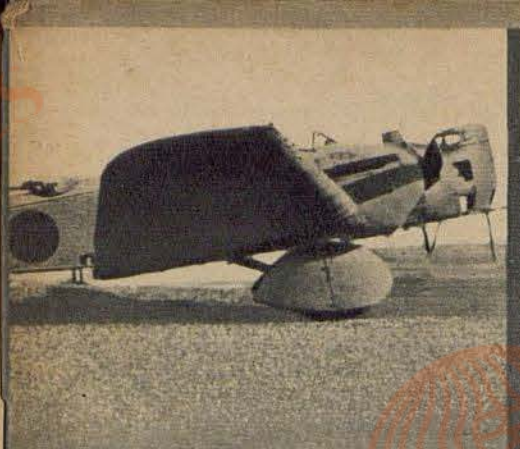
COPYRIGHT 1940 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN



Vaisseau de guerre japonais dans le Canal Kaiser-Wilhelm



Troupes japonaises en marche, en Chine



Bombardier lourd japonais



Tanks japonais modernes



Canon de la défense passive japonaise



Combat de rue en Chine

Le Japon et le Pacte tripartite

Jusqu'à la signature du Pacte tripartite, à Berlin, avec l'Allemagne et l'Italie, l'Empire du Soleil Levant n'avait consenti qu'une seule fois à assumer les obligations d'une alliance avec une grande puissance européenne: c'est, en 1902, lorsqu'il conclut un pacte d'alliance avec l'Angleterre, pacte qui fut renouvelé en 1909 et en 1912. Le plan de l'Angleterre était, à cette occasion, d'utiliser, sur son échiquier politique, le Japon comme ennemi de la Russie, objectif que le Japon considérait alors comme absolument conforme à son intérêt parce que la Russie lui apparaissait comme son grand concurrent en Extrême-Orient, concurrent qui contrecarrait les projets du Japon sur ce continent. On n'avait jamais attribué à l'alliance anglo-japonaise une portée telle qu'elle obligeât le Japon, au cas d'une guerre européenne, à marcher aux côtés de l'Angleterre contre l'Allemagne. Au contraire! Le premier août 1914, à Berlin, la foule porta les Japonais sur ses épaules jusqu'à leur hôtel, parce qu'on avait la ferme conviction d'avoir dans le Japon un allié contre l'Angleterre et la France. Il s'est révélé par la suite que le Japon n'avait aucun intérêt dans la guerre européenne. D'importants milieux, particulièrement dans l'armée japonaise, regrettaient encore aujourd'hui qu'en vertu de son traité avec l'Angleterre, le Japon soit alors entré dans cette voie.

La Conférence de Washington de 1921/22 a rompu l'alliance anglo-japonaise. Le Japon signa les trois grandes conventions de la Conférence, concernant la limitation des armements navals, le traité des neuf puissances relativement à la Chine et le traité des quatre puissances concernant le Pacifique. Par ces accords, le Japon prenait place — au moins du pur point de vue extérieur — à côté des autres grandes puissances, les Etats-Unis, l'Angleterre, la France et l'Italie. En réalité il se trouvait faire face à un front anglo-saxon compact, qui, par des conventions spéciales, retirait au Japon tous les avantages que lui avait procurés la Guerre Mondiale, notamment et surtout l'ancienne colonie allemande de Kiao-Tchéou, qui fut rendue à la Chine. De même, les possessions japonaises en Sibirie orientale, Vladivostok, Nikolaïevsk et la moitié nord de Sachaline, furent restituées à la Russie soviétique. A son retour de Washington, le Japon était isolé. Mais surtout il se voyait relégué au second plan, derrière l'Angleterre et les Etats-Unis en ce qui concernait son armement naval. Le 21 janvier 1925, par le traité de Pékin, il rétablit les relations avec la Russie soviétique. Ce n'était pas une alliance, mais une mesure purement préservative, née de la nécessité de se défendre contre le front anglo-saxon. D'ailleurs, en cas de guerre, on ne pouvait guère espérer que ce traité sortirait ses effets. En tout cas, il faut y voir une preuve de la souplesse de la politique extérieure japonaise, si l'on songe que quelques années auparavant l'armée japonaise et l'armée rouge s'affrontaient dans les tranchées à l'est du lac Baïkal, à tel point qu'on pouvait presque s'attendre à voir éclater une nouvelle guerre russo-japonaise.

Les années qui suivirent montrèrent qu'en dépit du traité de Pékin les relations entre la Russie et le Japon ne cessaient d'empirer. Des différends relatifs aux pêcheries de la côte sibérienne de l'est et la question des concessions de pétroles dans l'île de Sachaline créaient périodiquement, chaque année, des difficultés qui pesaient sur ces relations. Les incidents de frontière se multipliaient depuis que le Japon avait occupé la Mandchourie. Les choses allèrent si loin que Moscou rappela son ambassadeur de Tokio et n'y fut plus représenté que par un chargé d'affaires.

A Versailles, le Japon avait siégé au conseil des grands Cinq. Il s'y était assis, à côté des Etats-Unis, de l'Angleterre, de la France et de l'Italie, à la table ronde où l'on procéda à un nouveau partage du monde. Il joua tout d'abord le même rôle à Genève, où l'Amérique n'était plus représentée. Le Japon avait d'ailleurs son sous-secrétaire général permanent dans l'organisme administratif de la Société des Nations. Le tableau n'avait qu'une ombre: ni à Versailles, ni à Washington, le Japon, de concert avec la Chine, n'avait réussi à faire triompher la revendication en vertu de laquelle il réclamait aux grandes puissances pour la race jaune des droits égaux à ceux de la race blanche. C'était là une grave offense à la fierté nationale du Japon

et celui-ci ne l'oublia jamais. Lorsqu'en 1931 il entreprit ses opérations en Mandchourie, inaugurant ainsi une politique dans laquelle il interdisait toute ingérence de puissances extérieures, la Société des Nations envoya une commission d'enquête, présidée par Lord Lytton, comme s'il s'était agi d'un différend de frontière entre deux petits Etats et non d'une question de l'intérêt le plus vital pour le Japon. Lorsque, le 24 février 1933, l'Assemblée Générale de la Société des Nations prononça à l'unanimité de ses voix (sauf celle du Siam qui s'abstint sa condamnation contre l'entreprise du Japon en Mandchourie, le Japon tira les conséquences de cette attitude et sortit de la Société. Deux ans plus tard il se libéra de la seconde chaîne qui pesait sur sa politique, en dénonçant en temps voulu le traité de Washington concernant la limitation des armements navals.

Ainsi le Japon avait reconquis sa liberté de mouvement. Il pouvait procéder, dans la mesure de ses ressources et dans le cadre de la situation qu'il occupait dans le Pacifique, au développement de sa flotte. Une fois écartée la clause des fortifications contenue dans la convention navale de Washington, il pouvait adapter ses points d'appui aux nécessités de sa défense. Il fit preuve d'un large esprit de conciliation en laissant ses délégués figurer dans quelques commissions de la Société des Nations, en maintenant avec celle-ci quelques ultimes relations. Celles-ci furent rompues le 31 décembre 1938, après que l'Assemblée Générale, dans sa session d'octobre, eut déjà décrété contre le Japon les «sanctions individuelles», auxquelles chaque membre de la Société avait la faculté de participer, ou non.

Les considérations exposées plus haut indiquent déjà quelques-uns des motifs qui ont amené le Japon à contracter cette convention avec les Puissances de l'Axe sous la forme actuelle, celle d'une alliance. Isolé comme le Japon l'était en tant que puissance dominante dans la partie ouest de l'Océan Pacifique, confiant dans la force de ses armes et dans sa solidarité nationale, il résolut, sous la direction de son Empereur, de se faire à lui-même, par ses propres moyens et ses propres forces, sa propre histoire. Ne disposant que d'un espace vital étroit pour sa population toujours croissante et manquant de matières premières nécessaires à une industrie qui se développait avec rapidité, le Japon avait dirigé ses regards vers le continent de l'Asie orientale, notamment après que les mesures interdisant l'immigration dans les possessions anglaises du Pacifique et dans le territoire des Etats-Unis eurent fermé à l'excédent de sa population toute possibilité de s'épancher au dehors. Grâce à l'énergie et au dévouement de toutes les classes de la population, les conséquences du terrible tremblement de terre du 1^{er} septembre 1923 — au cours duquel 45.000 personnes perdirent la vie et de vastes quartiers de Tokio et de Yokohama furent réduits en ruines — avaient été rapidement réparées. On lança alors le mot d'ordre de: «Politique positive» à l'égard de la Chine.

Les événements qui suivirent ne furent que la traduction dans la pratique de cette «politique positive». La création de l'empire de Mandchoukouo, et le conflit qui, après un grave incident au pont Marco Polo, commença en juillet 1937 avec la Chine et se développa en une guerre non «déclarée» qui dura plusieurs années. Le



La signature du pacte

Japon, en tant que puissance prédominante en Extrême-Orient, créa, au cours des événements militaires, la notion d'un «ordre nouveau» en Extrême-Orient, ordre auquel la Chine devait se soumettre par contrainte jusqu'à ce qu'elle fût, finalement, repoussée par la force des armes jusqu'à l'extrême Sud-Ouest du pays, tandis qu'en mai 1940, un nouveau gouvernement, appelé gouvernement du Kuomin, prenait, dans l'ancienne capitale de Nankin, les rênes du pouvoir sous la tutelle du Japon. Peu après le début de sa première présidence du Conseil, le prince Fumimaro Konoye avait engagé le Japon dans le conflit armé avec la Chine. Dans son mémorandum du 22 décembre 1938, relatif à la question de la Chine, le but à poursuivre est clairement exposé dans ses grands traits. Le Japon, la Chine et le Mandchoukouo devaient former une zone unifiée qui fût en mesure de décider

elle-même de sa vie politique, économique et culturelle. Ici surgit pour la première fois l'idée d'un vaste espace de l'Asie orientale, idée qui, au début de la deuxième présidence du Conseil de Konoye fin juillet 1940 fut élargie en direction de la mer australe. Des cercles officiels, au Japon, parlaient d'ores et déjà de «l'ordre de la grande Asie extrême-orientale». Ce fut au printemps 1939, à l'époque où séjournait au Japon la «délégation allemande de rédacteurs en chef», que fut, au cours d'une manifestation privée mais pourtant officielle, nommé pour la première fois, par Kawai, directeur ministériel, alors chef du bureau d'informations du ministère des affaires étrangères, l'objectif poursuivi, soit: l'«autonomie régionale». Après la conclusion du pacte tripartite, le prince Konoye a choisi l'expression «blocs de pays».

Voir page 47



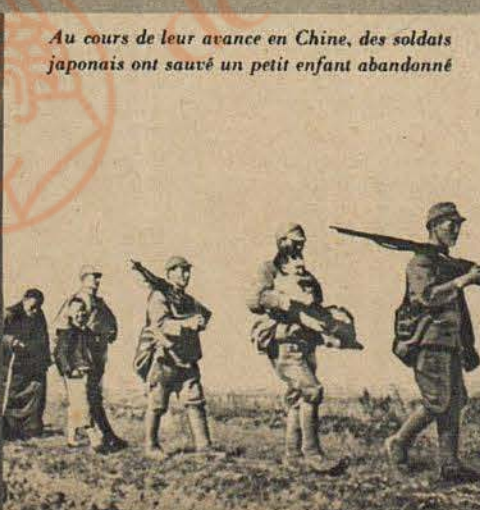
Soldat japonais donnant du feu (pour la cigarette) à un vieux réfugié chinois



Les soldats japonais ont une passion: la culture des chrysanthèmes



Un soldat japonais amuse par ses tours de magie des enfants chinois



Au cours de leur avance en Chine, des soldats japonais ont sauvé un petit enfant abandonné



Un officier japonais alimente un bambin chinois



Un salut de politesse échangé entre une patrouille japonaise et des Chinois

De Terre-Neuve au Cap Horn

La liquidation des colonies britanniques
de l'hémisphère ouest



En échange de cinquante destroyers vétustes qu'ils viennent de céder à l'Angleterre, les États-Unis ont acquis le droit d'établir des bases navales et aériennes sur Terre-Neuve, les Bermudes, l'archipel de Bahama, la Jamaïque, Sainte-Lucie, Antigua, la Trinité, ainsi qu'à la Guyane britannique, donc en plein continent de l'Amérique du Sud. C'est la façon toute simple dont les États-Unis ont su modifier l'état de choses existant dans les îles et les groupes d'îles qui les entourent et qui appartiennent à leur sphère d'intérêts; ils atteignent ainsi les buts de leur politique de l'Atlantique, buts d'abord inavoués, mais bientôt proclamés ouvertement. Les historiens de l'avenir méditeront sur le fait que la ruine de l'Empire britannique s'accomplit pour ainsi dire à portée de vue du continent où furent assésés les premiers coups au premier empire colonial anglais d'Outre-Atlantique — il y a de cela 17 ans. Depuis, l'expansion anglaise s'est tellement acharnée sur l'Inde et la possession des voies qui y conduisent, que l'Anglais moyen ne se rendait plus compte de l'importance stratégique des îles situées à proximité du continent américain. Mais les nations d'Amérique, les États-Unis surtout ne les perdaient pas de vue. Pour ceux-ci, la pénétration dans l'Atlantique demeurait le but visé, et renforcés intérieurement, ils s'attachèrent par les moyens les plus divers à y atteindre. Dès 1823, la doctrine du président Monroe s'opposa à ce que les puissances européennes acquiescent de nouvelles colonies en Amérique. Il s'agissait de contenir la poussée anglaise dans la Mer des Caraïbes, considérée comme une zone d'influence américaine, depuis qu'on projetait de percer l'isthme de Panama. En 1850, les deux puissances signaient la convention Clayton-Bulwer: elles renonçaient l'une et l'autre à un accroissement de puissance dans la zone de l'Amérique Centrale. Mais les États-Unis ne firent plus grand cas de ce compromis, quand, à la fin du siècle, l'Angleterre eut sur les bras la guerre du Transvaal, puis la guerre mondiale. La politique américaine tendait à l'encerclement de la Mer des Caraïbes: à chaque position britannique une position américaine devait faire contrepoids, et la ceinture britannique allait se desserrer dans la région du Canal de Panama.

« Une source permanente d'inquiétudes »

Après la guerre mondiale, les regards des Américains se portèrent de plus en plus loin. En 1923 déjà, le sénateur Reed proposait aux Alliés de rembourser leurs dettes de guerre en cédant les Indes anglaises et l'Indochine française par dessus le marché. A l'occasion de la visite que le Premier anglais MacDonald fit au Président Hoover, en septembre 1929, la « Chicago Daily Tribune » parla d'une démilitarisation, sinon d'une cession de l'Inde occidentale, et ajouta textuellement ce qui suit: « L'Inde et la base maritime anglaise des Bermudes constituent pour certains Américains une source permanente d'inquiétudes... » L'année dernière encore, l'Angleterre tenta une diversion, en lançant l'idée d'un dominion de l'Inde occidentale, réplique du dominion australien. Par le présent traité, les États-Unis ont donc atteint un de leurs grands buts; quant à l'Angleterre, elle a entrepris une liquidation sur le modèle des concessions de 99 ans, dont elle avait toujours fait si volontiers usage pour elle-même; et cela se passe sur un point du globe dont on dit qu'il est la cellule-mère de l'Empire Britannique.

L'état actuel de ces îles, les conditions de vie de leurs habitants, témoignent étrangement des méthodes britanniques de colonisation — du nord au sud, diverses par leurs effets, identiques par leur cause.

Terre-Neuve — un pas en arrière

Les Anglais soutiennent que l'un des leurs, Jean Cabot, de Bristol, découvrit Terre-Neuve le 24 juin 1497 et y planta le drapeau britannique. A la vérité, il se passa un siècle avant qu'elle ne devint une possession

de la Couronne, si bien que les riches bancs de poissons furent l'objet de litiges incessants avec les Français, et cela jusqu'à l'époque de la première Entente Cordiale. Or, ce fut précisément son ancienneté par rapport à la plupart des autres colonies britanniques qui firent ranger Terre-Neuve parmi les dominions dignes de s'administrer eux-mêmes. En attendant, la politique britannique restait exclusivement tournée vers l'Inde; et les autres colonies devaient se ressentir de cette indifférence. La métropole n'avait plus les forces qu'il fallait pour maintenir un empire aussi étendu. Après avoir appelé Londres à son secours, en 1933, Terre-Neuve dut faire « machine en arrière ». Parlement et gouvernement autonomes disparurent, et une commission gouvernementale britannique occupa la scène. Mais celle-ci ne sut pas mieux s'y prendre avec un pays dont le sous-sol renferme des richesses évaluées à vingt milliards de dollars-or. Il y a un an, on a pu signaler ce qui suit à Terre-Neuve: pas moins de soixante-dix mille habitants — soit un quart de la population — vivaient des secours de l'Assistance publique. Innombrables étaient les femmes et les enfants qui ne pouvaient se promener en hiver, parce qu'ils n'avaient rien à se mettre. Pas d'instruction obligatoire. Sur quinze habitants, il y avait un tuberculeux, et il n'y a qu'un sanatorium pour Terre-Neuve tout entier! Les secours publics étaient alloués sous forme de vivres dont la valeur atteignait 80 pfennigs pour les adultes, et 9 pfennigs seulement par jour pour les enfants au-dessous de cinq ans. Un grand nombre des enfants ne savent même pas ce que c'est qu'une pièce de monnaie — et cela se passe dans un ancien dominion de l'empire qui fut le plus grand de la terre.

Mister Tucker

croise les races humaines

A peine plus récente est la domination anglaise sur les Bermudes. Qu'on s'écarte un peu du chemin ordinairement suivi par les riches Américains à la recherche d'une station climatique dans les jardins tropicaux de ces îles, et l'on tombera sur un produit lamentable de la colonisation britannique. Il faut savoir qu'en colonisant les Bermudes au début du XVII^e siècle, Mr. George Sommer, y introduisit des esclaves noirs. Le passe-temps favori de Mr. Daniel Tucker, deuxième gouverneur de cette île, était de croiser les plantes, les animaux et les races humaines. C'est ainsi qu'il croisa un Indien avec une négresse, et qu'il conseilla à ses successeurs de croiser également le fruit de ce croisement. Trente ans plus tard, un certain Mr. Forster se souvint de cette recommandation, fit venir soixante Irlandais exilés par Cromwell, et se servit d'eux pour de nouveaux croisements. Des nègres aux yeux bleus et aux cheveux roux, des Indiens à la chevelure crépue et d'autres types semblables qui, aujourd'hui, auraient honte de se montrer, même dans les îles voisines! Tel est le résultat de la domination que les Anglais ont exercée là-bas durant des siècles.

Des nègres affranchis et leurs descendants peuplent également les Bahamas, dont le nom était sur toutes les lèvres, à l'époque où le duc de Windsor, ex-roi d'Angleterre, fut nommé gouverneur de ces îles — un poste ne peut pas rester éternellement vacant.

Les bas-fonds d'un Empire

La Jamaïque était depuis toujours l'une des positions-clefs de la puissance britannique dans les eaux de l'Amérique Centrale. L'indépendance des États-Unis était déjà un fait, et l'on avait même élaboré les premiers plans d'un canal reliant l'Atlantique au Pacifique. Lorsque l'Angleterre ajouta à la possession de la Jamaïque celle du Honduras Britannique, sur le continent américain, et enclavé dans le territoire de la république de Guatemala. L'établissement d'une base américaine en Jamaïque modifie ici également le rapport des forces politiques en présence. Officiellement et selon la lettre du nouveau traité anglo-américain, ces territoires mêmes demeurent des colonies britanniques, et c'est pourquoi la condition de la Jamaïque mérite qu'on s'y arrête: « les bas-fonds d'un Empire » et « le point noir de la domination coloniale anglaise », tels sont les surnoms donnés à cette île, cependant si favorisée par la nature. Elle fut, comme tant d'autres, arrachée aux Espagnols par les pirates anglais. Les conquérants étaient suivis de soi-disant planteurs et négociants, qui ne se préoccupaient guère de culture et autres bagatelles. Ils importèrent des cargaisons entières d'esclaves noirs. Cette importation commençant à décliner, ils passèrent contrat avec des ouvriers venus de la Chine et des Indes. Ceux-ci



250 ans durant

L'Angleterre a accumulé les annexions d'îles, le long des côtes américaines. Elle a enfoncé un coin entre l'Amérique du Nord et l'Amérique latine, tout comme entre l'Amérique et l'Europe. Aujourd'hui, elle se voit contrainte d'aliéner ses droits et de renoncer à son hégémonie coloniale.

Possession
anglaise depuis

Terre-Neuve	1583
Sainte-Lucie	1605
Les Bermudes	1612
Archipel de Bahama	1629
Antigua	1632
Jamaïque	1655
La Trinité	1797
Guyane anglaise	1814

En 1833, la doctrine de Monroe — «L'Amérique aux Américains» — était en vigueur depuis dix ans, lorsque l'Angleterre, prétextant des droits obscurs, s'installa aux îles Falkland et contrôla désormais les voies de passage, au sud, de l'Atlantique au Pacifique.

se mêlèrent avec les rejetons des nègres qui les avaient précédés, tant et si bien qu'au dernier recensement, il fut matériellement impossible d'attribuer une race quelconque à des milliers d'habitants de la Jamaïque. Les soulèvements sont à l'ordre du jour, et comment s'en étonner de la part de ces gens qui subissent les affreuses conséquences d'une exploitation du sol au profit de leurs maîtres, et qui croupissent dans un état de misère tel qu'un correspondant du «Times» en fut lui-même épouvanté. Il y a également des insurrections sur l'île de la Trinité, qui n'est pas mieux partagée que sa voisine. Ce qui n'empêche pas son soi-disant parlement d'imposer à la population déjà si misérable une contribution extraordinaire d'un million de dollars pour le plus grand bien de la guerre anglaise! — De la Trinité, les Anglais — et désormais les États-Unis également — ont un accès immédiat au continent de l'Amérique du Sud. La Guyane anglaise est l'extrémité sud de la ceinture de possessions qui part de Terre-Neuve au nord. Ce pays presque inhabité et à peine exploité attira l'attention du monde, le jour où les Anglais prétendirent y fixer le flot d'émigrés juifs de Palestine, qui commençaient à leur devenir importuns; ce projet ne se réalisa pas, et la Guyane anglaise jouera certainement un rôle plus important comme base pour les Américains, que comme refuge pour les juifs.

Washington nourrit-il encore d'autres desseins?

Les possessions britanniques le long des rivages américains ne s'arrêtent pas là: la carte montre à l'extrémité sud du continent les îles Falkland. La Maison-Blanche et le «State Department» de Washington ont démenti les bruits qui couraient à leur sujet dès le début de la liquidation britannique. Mais en Argentine, on a l'oreille particulièrement sensible à toutes les questions qui touchent les îles Falkland; on y considère leur annexion définitive, proclamée par les Anglais en 1833, comme une atteinte portée à la doctrine de Monroe, qui avait déjà dix ans à l'époque. On lisait dernièrement dans la «Prensa», — et nul ne saurait accuser le grand journal d'anglophobie — que la République Argentine maintenait les réserves qu'elle avait faites (à l'endroit des îles Falkland) lors des deux conférences panaméricaines de Panama et de la Havane. Il y a cent ans que l'Argentine ne cesse de rappeler ses droits sur les îles Falkland, et elle n'a pas dérogé à cette tradition le jour où les Anglais décidèrent la liquidation de leurs colonies.

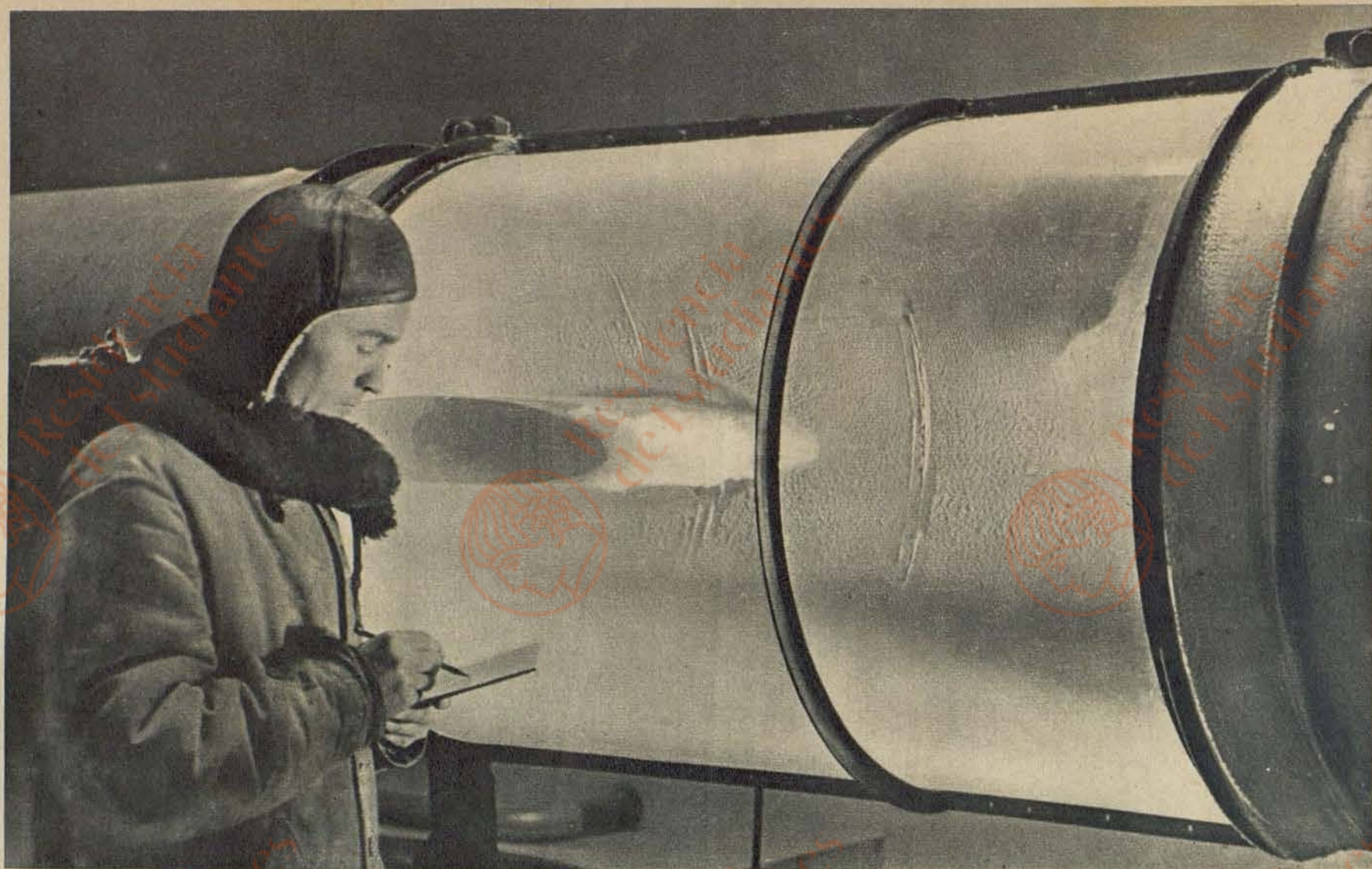
Au cours d'un entretien avec le ministre des Affaires étrangères du Reich

Une série de photos du quartier général



Quand, la tâche quotidienne accomplie, le Führer donne libre cours à ses pensées et se met à raconter, ses collaborateurs intimes connaissent leurs plus belles heures de la journée. Puisant à la source intarissable de ses souvenirs, il conte les anecdotes les plus réconfortantes et les histoires les plus belles qui soient, et s'il lui arrive d'aborder un sujet qui lui paraisse digne de s'y arrêter, il a une façon bien à lui, très vivante, d'exposer ses idées, de remonter loin dans le passé, de développer des pensées créatrices et qui engagent l'avenir



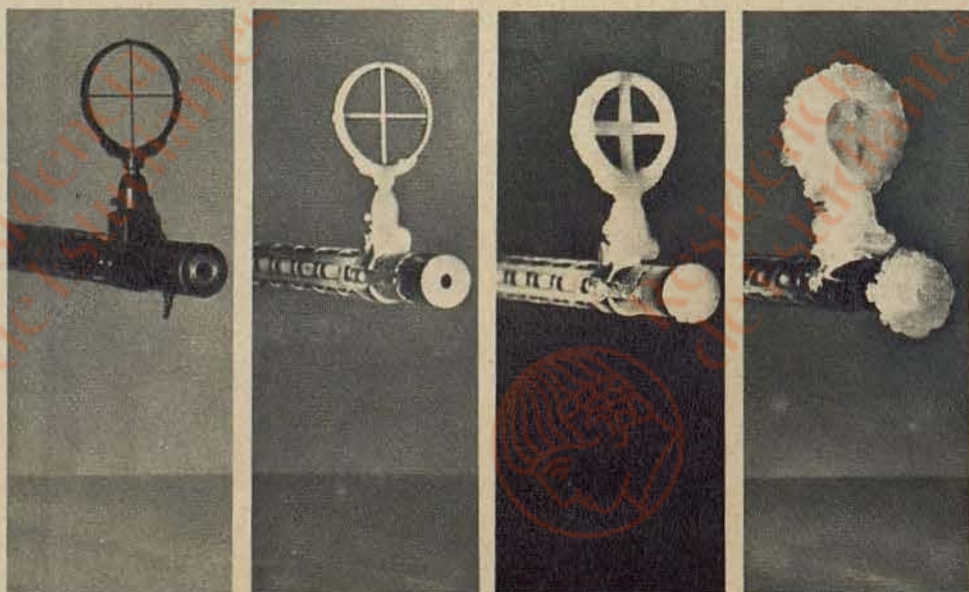


Un modèle d'avion dans le tunnel aérodynamique de glace

Dans ce tunnel aérodynamique de l'Institut de recherches de Göttingen, on soumet des éléments d'avion à un courant atmosphérique de températures et de degrés d'humidité différents. Expérience intéressante au premier chef l'étude de la formation de la glace, si importante pour la technique

On agit en conséquence

Quand un avion se maintient assez longtemps à de grandes hauteurs, il peut arriver que certaines de ses parties, et, dans des circonstances déterminées, même les ailes entières se recouvrent d'une couche de glace. L'avion acquiert ainsi un poids supplémentaire qui peut atteindre plusieurs quintaux; et les profils de toutes les parties de l'avion, conçus selon les lois des courants, subissent des altérations qui ne signifient pas seulement une diminution de la vitesse, mais souvent aussi une grave menace pour la sécurité de l'appareil en plein vol. Des études météorologiques ont circonscrit le cas où se produit le phénomène en question: l'avion se couvre de givre aussitôt qu'il traverse des nuages où règne une température exceptionnellement basse (ces nuages consistent en gouttes d'eau, bien que la température y soit descendue au-dessous de zéro). A l'Institut de recherches aérodynamiques de Göttingen, on soumet des éléments d'avion à un courant atmosphérique glacé (dans une espèce de tunnel), afin d'étudier les causes et les conséquences de la formation de cette couche de glace et de trouver les moyens d'éviter cette congélation. On distingue nettement, à travers le courant atmosphérique, la couche de glace qui se forme irrégulièrement sur le profil des ailes, couche de plus en plus épaisse. Et le courant atmosphérique subit des perturbations (on sait combien un courant atmosphérique régulier a d'importance pour la vitesse et la sécurité du vol).



**Comme l'aigle
fond
sur sa proie...**

Les « stukas » allemands piquent une descente sur le sol. Leur but, c'est une usine chimique de l'Angleterre centrale. Les uns après les autres, les appareils renversent leur surface sustentatrice, et tirent sur le sol, selon une verticale presque absolue

Gilgward
1945

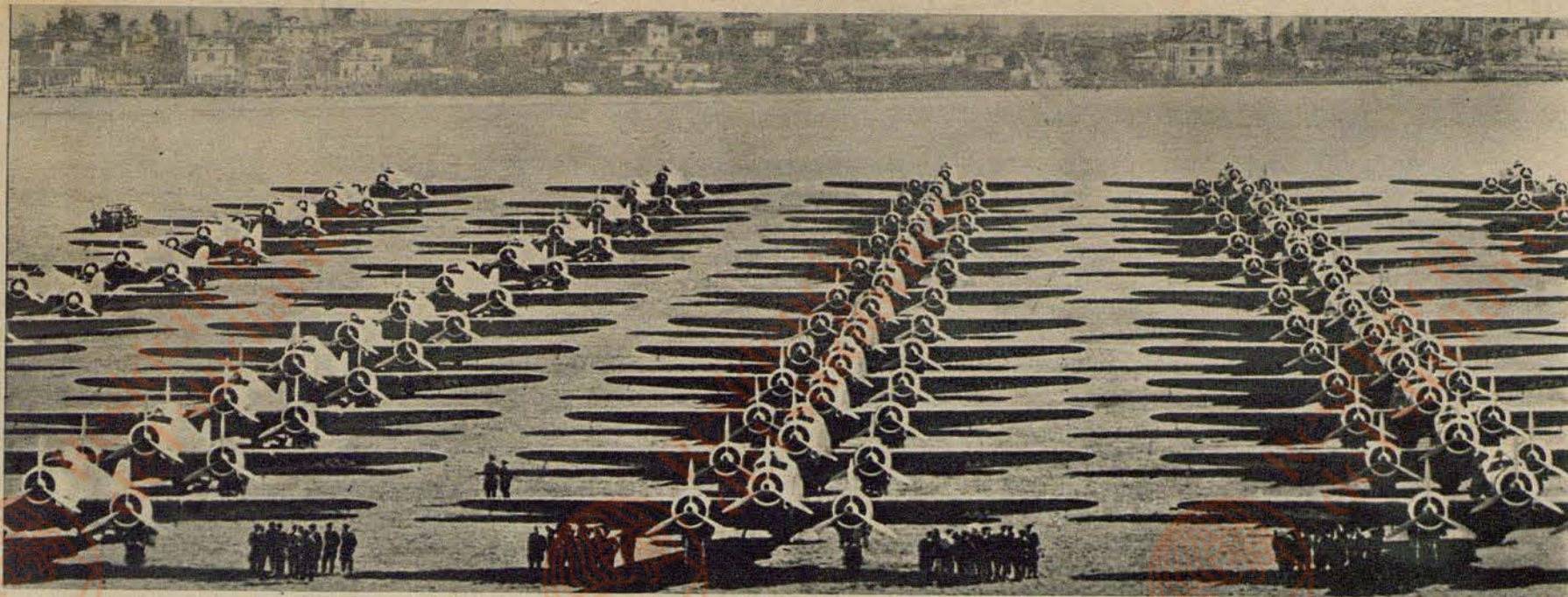




Shakespeare

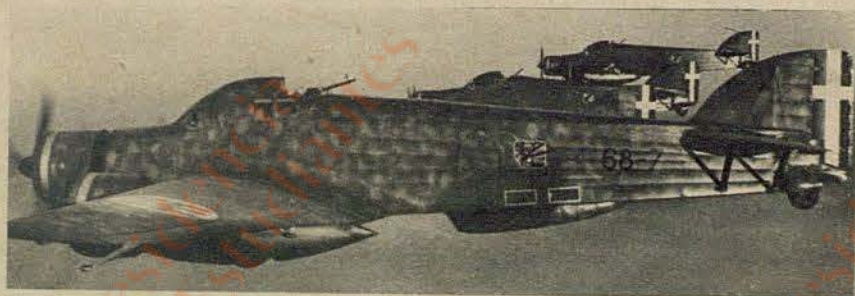
sur les scènes de Berlin

Même pendant la guerre Shakespeare domine les programmes des théâtres allemands. A Berlin il n'y a pas moins de deux scènes, le « Kleines Haus » du « Staatstheater » et le « Deutsches Theater » qui s'attachent à représenter deux des pièces les plus en vogue du grand dramaturge anglais. Mais tandis que Heinz Hilpert dans sa mise en scène du « Songe d'une nuit d'été » (ill. en haut) tentait une interprétation ironique de l'œuvre enjouée et badine, Gustaf Gründgens ne demandait à la comédie « Comme il vous plaira » (ill. à gauche) que d'agir par la poésie du verbe et la pensée profonde qu'elle enveloppe. C'est ainsi que l'on a obtenu deux mises en scène qui, chacune en son genre, rend hommage au génie d'un des plus grands poètes qui aient existé



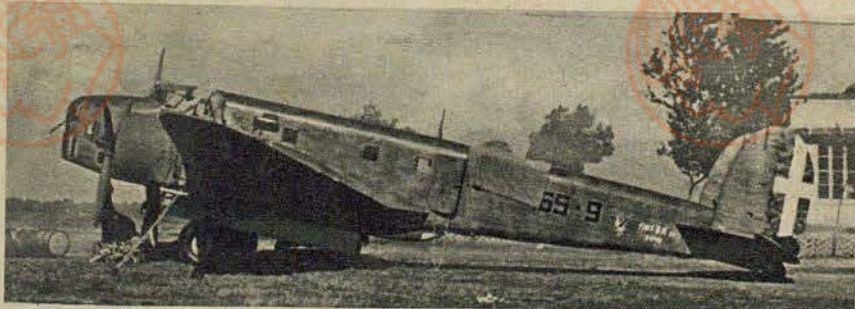
L'orgueil de l'aviation italienne: les bombardiers lourds. Une escadrille de bombardiers trimoteurs alignés dans leur aéroport italien; ils subiront une dernière inspection avant les combats aériens qui les attendent

L'aviation italienne



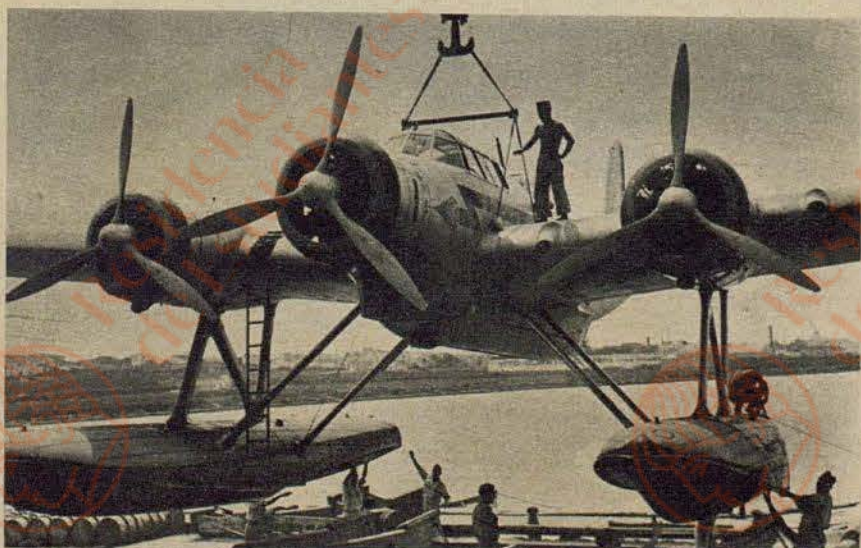
Un bombardier
lourd

Le bombardier SM 79, hérissé de mitrailleuses, inventé par le constructeur d'avions A. Marchetti, dont les succès ne se comptent plus; le rendement et la capacité de transport de cet avion ont fait leurs preuves au cours des campagnes d'Abyssinie et d'Espagne



Un bombardier
rapide

Le bombardier bimoteur rapide Fiat B. R. 20, qu'on utilise également pour les attaques à longue distance



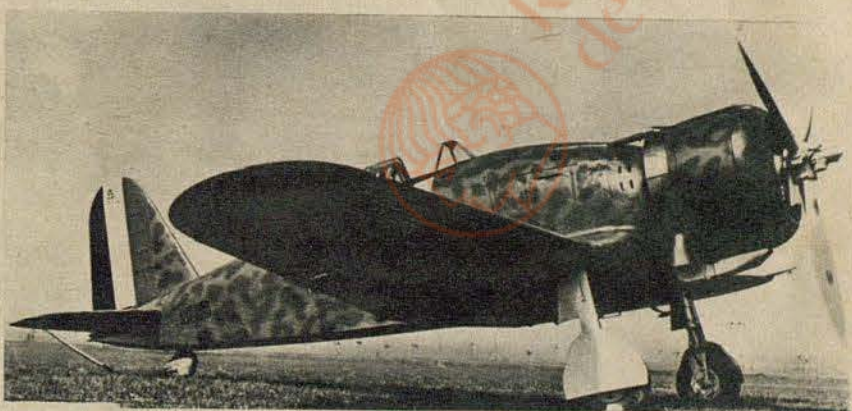
Un hydravion de
bombardement

Il s'agit d'un appareil qui a fait ses preuves, le Cant Z 507, un hydravion trimoteur des chantiers Monfalcone, un avion de bombardement et de reconnaissance à longue distance, d'une rapidité extrême



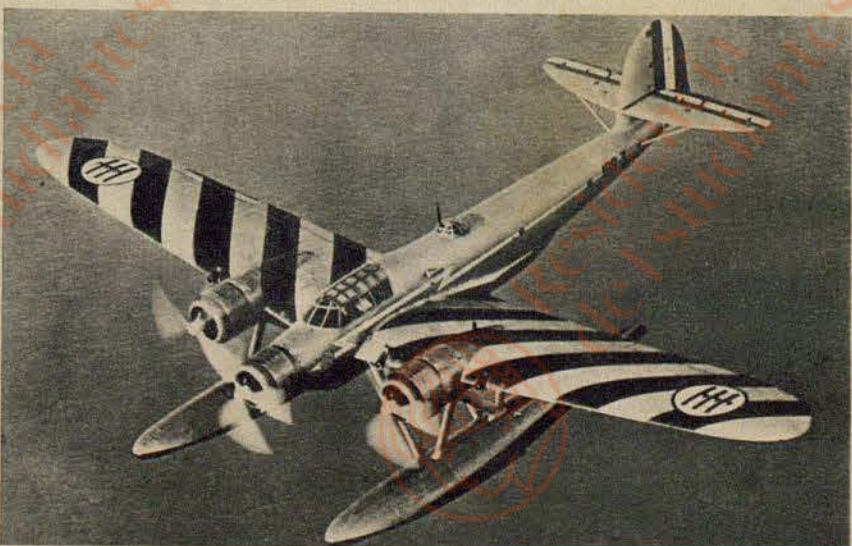
Un avion de chasse
rapide

Les Italiens disposent de deux sortes de chasseurs: des chasseurs rapides et des chasseurs particulièrement manœuvrables. Le type rapide est représenté par le Macchi C.200, équipé d'un moteur Fiat et...



... par le chasseur
manœuvrable

Fiat G. 50, de forme trapue, auquel on recourt fréquemment pour repousser les incursions des aviateurs ennemis



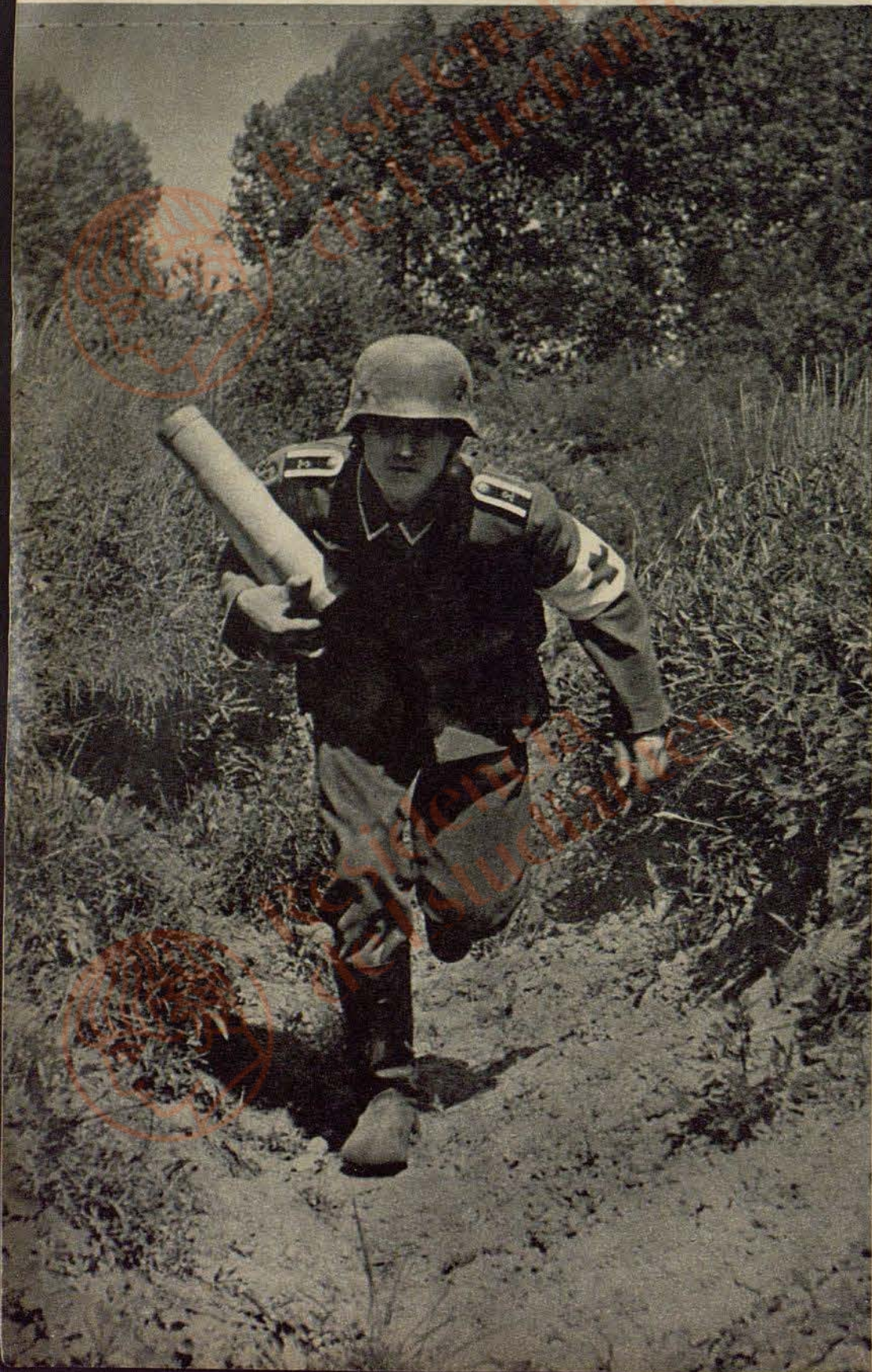
Un avion lance-
torpilles

Un frère ailé du sous-marin: l'hydravion lance-torpilles. Rasant la surface de l'eau, le lance-torpilles s'abaisse à proximité même du navire ennemi



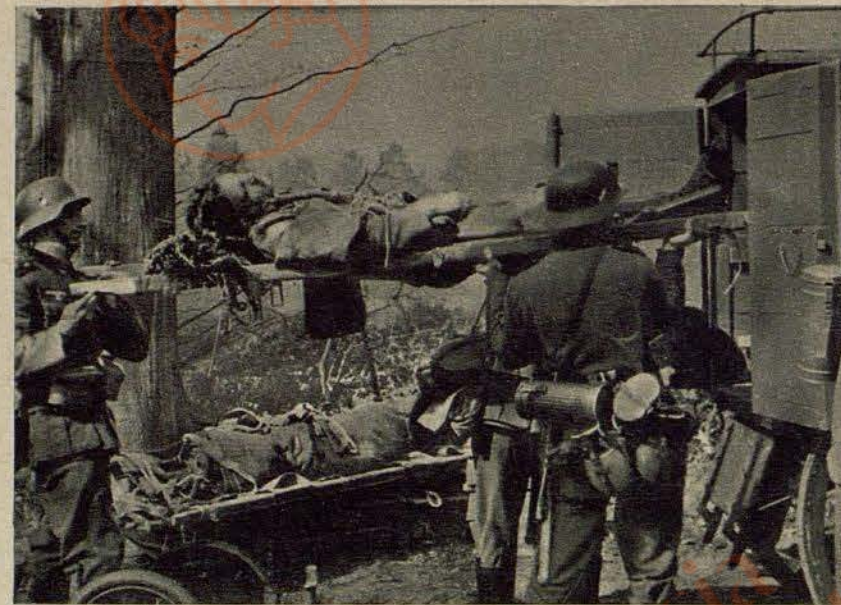
Les premiers secours déjà en toute première ligne

A chaque compagnie de l'Armée allemande sont affectés des infirmiers militaires et des brancardiers qui portent au ceinturon des étuis en cuir contenant médicaments et pansements. Les hommes portant le brassard de la Croix Rouge s'élancent sans armes avec leurs camarades et donnent les premiers soins à ceux-ci lorsqu'ils sont blessés.



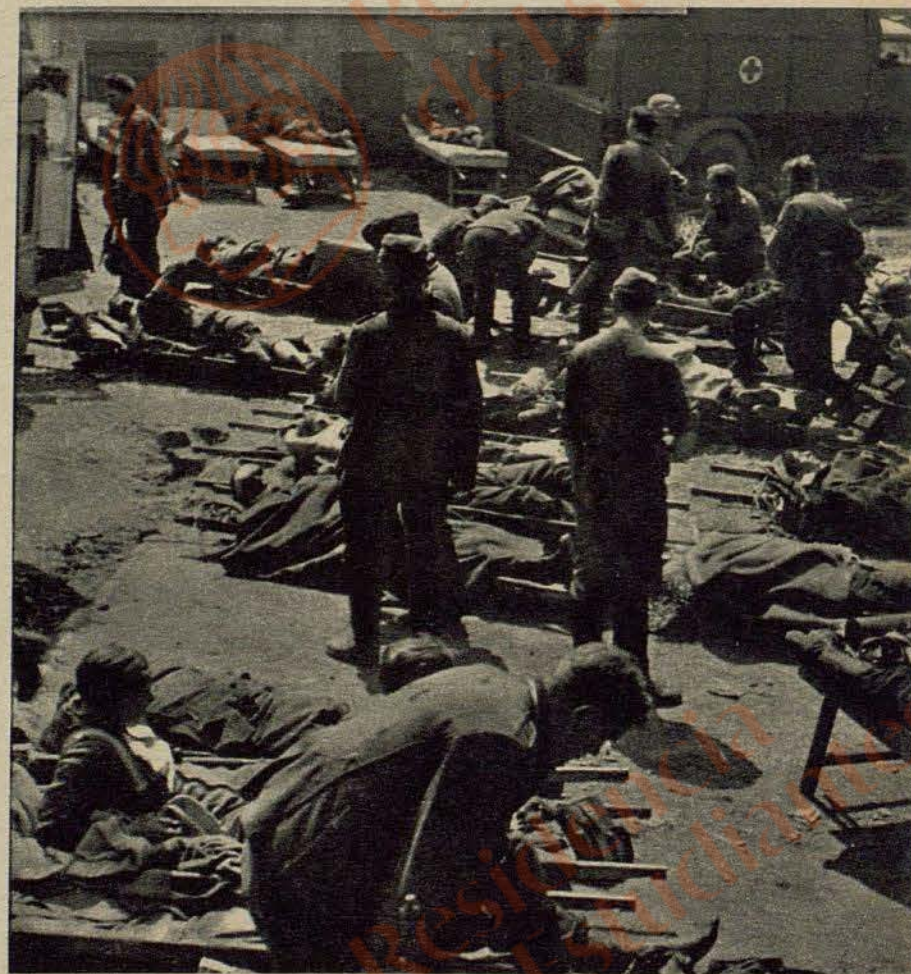
A la hauteur des connaissances actuelles

Sang conservé — moyens de transport
les plus rapides — Gymnastique compensatrice —
Tout cela pour les soldats blessés



A proximité du poste de commandement du bataillon se trouve le poste de secours. Un groupe de brancardiers vient d'arriver avec des blessés; ceux-ci sont poussés sur la civière dans la voiture d'ambulance et conduits immédiatement au poste principal de secours.

Photo: PK. Neumann



Au poste principal de secours où l'on rassemble les blessés de tout le régiment.

A droite: Les blessés de l'adversaire sont également l'objet des soins du personnel de santé allemand.

A gauche: L'«élixir de vie «in vitro» est transporté jusqu'au blessé. L'ampoule contient du sang conservé. C'est ainsi que des transfusions salvatrices sont possibles loin du donneur. Sur la plaque d'identité de chaque soldat se trouve gravée l'indication de son groupe sanguin, de sorte que l'infirmier voit immédiatement quelle est l'ampoule à employer.



Dans la tente des blessés du poste principal de secours. Ici les médecins ont tous moyens à disposition. Les grands blessés sont immédiatement traités par des mains compétentes sur la table d'opérations. Puis les blessés sont dirigés par les voies les plus rapides sur les hôpitaux.

De 1914 à 1918, 5.700.000 soldats allemands en chiffres ronds — soit environ un tiers des effectifs allemands de la guerre mondiale — furent blessés. Plus de la moitié purent après guérison complète être renvoyés au front. En France du 10 mai 1940 à l'armistice le nombre total des blessés allemands fut de 111.000 dont le plus grand nombre pourront après guérison retourner au front. Le fait que ces pertes comparées à celles de l'adversaire sont relativement minimes prouve surtout l'excellence du Service de Santé allemand qui est à la hauteur des connaissances actuelles.



A l'hôpital militaire du cantonnement.

Salle de stérilisation et salle d'opérations où se trouve toute une légion de médecins et d'infirmières pour le rétablissement des blessés.

De pilules amères on fait de douces dragées. Dans de grandes bassines on recouvre les pilules amères de sucre pour en faciliter l'ingestion aux malades.



Retour à la santé par le pavé!

Le traitement moderne des blessés dans les hôpitaux militaires allemands comporte également des pistes ambulatoires «ad hoc» sur lesquelles les patients s'habituent à se servir de leurs prothèses. La piste suit des plans inclinés, des chaussées en rondins, passe par du sable profond pour aboutir à un pavage, de sorte que les amputés se réadaptent à tous les genres de marche.



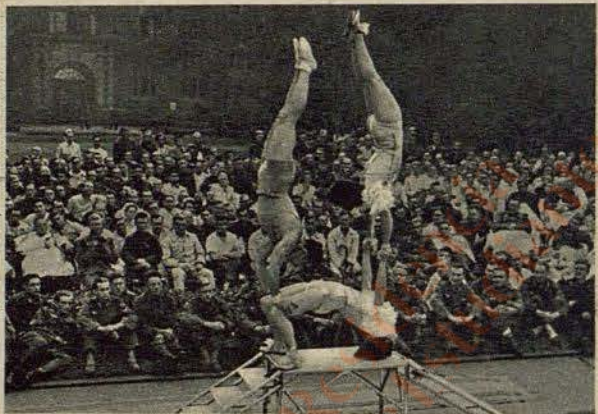
Le pays vient en aide aux blessés
Au bras de sœurs gardes-malades et de dames de la Croix Rouge le blessé fait ses premiers pas



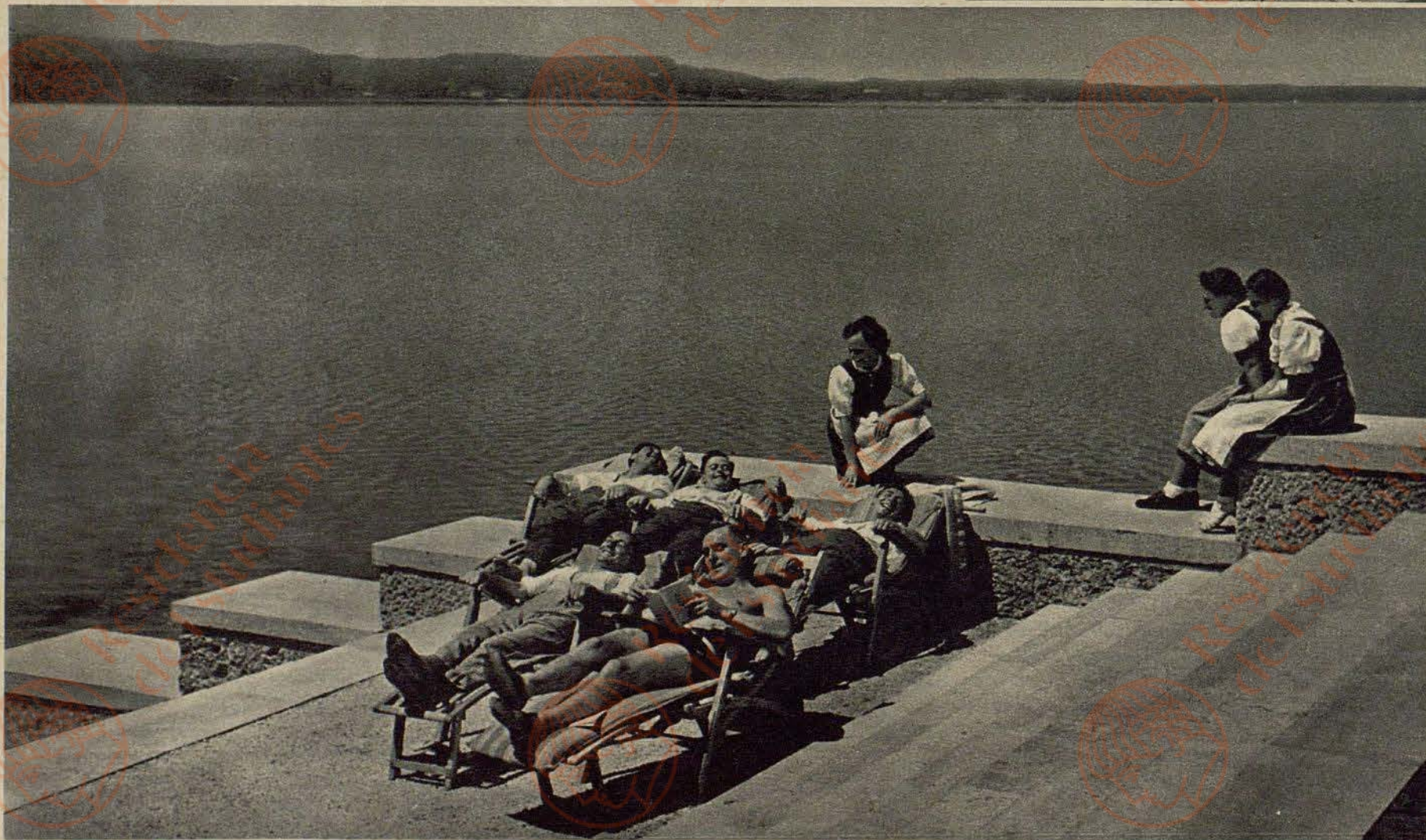
Les jeunes filles apportent, elles aussi, leur concours
Avec de petites chansons en s'accompagnant de l'accordéon elles distraient les blessés dans la salle d'hôpital. Les soldats les remercient...



... avec des cadeaux bricolés par eux-mêmes pour les petits
Ce sont des chambres de poupée et pour les garçons jusqu'à un blockhaus en plâtre que l'on est encore en train de peindre



Le café-concert à l'hôpital militaire. Une petite heure de récréation bienvenue dans le jardin de l'hôpital militaire. Artistes d'un grand café-concert montrant les plus beaux numéros de leur programme



Ceux qui sont rétablis passent leur congé de convalescence dans les plus beaux endroits d'Allemagne, sur les bords des lacs de montagne, dans les stations d'altitude ou à la mer. L'un de ces endroits est le relais de l'autoroute du Chiemsee sur les terrasses et dans le parc duquel les convalescents jusqu'à leur rentrée à la compagnie coulent des jours heureux dans l'air sain des Alpes. Cette hôtellerie a été, comme tant d'autres, mise à la disposition des convalescents par le Dr Todt, ministre du Reich

Fin

Deux lieutenants font leur rapport:



Nous publions aujourd'hui ci-dessous deux rapports de service, que deux lieutenants ont faits à leurs supérieurs au sujet de deux opérations militaires différentes. Ces deux opérations ont eu lieu dans la zone de combat d'une seule et même division. Nous publions ces rapports sans le moindre commentaire, en conservant à l'original son style d'une concision toute militaire. Les deux officiers ont reçu le insigne de chevalier de la Croix de Fer. Des ces rapports, deux entre mille autres pareils ou semblables, se dégage l'esprit de cette armée: elle sait qu'au fond ce ne sont la technique ni l'organisation qui assurent la victoire, mais bien la bravoure individuelle du soldat.

Rapport

sur la prise du pont de St Hippolyte, sur l'Indre, le 21/6/1940

Le 21/6/1940, en tant que chef d'une section d'éclaireurs-motocyclistes, je reçus l'ordre de vérifier si le passage de l'Indre à St Hippolyte était détruit, et si l'ennemi l'occupait, auquel cas je devais m'en emparer coûte que coûte et sans retard, afin d'assurer la liberté du passage.

A 400 m. en deçà du pont, en nous abritant des projectiles qui venaient du pont et de l'autre rive, je fis mettre pied à terre derrière une maison, et nous nous dirigeâmes à pied, mes éclaireurs et moi, vers le pont, tout en prenant soin d'éviter la route.

Comme nous étions à 50 m. environ du pont, nous essayâmes des coups bien ajustés de mitrailleuses et de fusils adverses tirant à une distance de 200 m. environ, ce qui nous contraignit à nous couvrir.

D'autre part, il n'y avait plus de champ de tir pour mettre mes deux mitrailleuses (qui n'avaient plus qu'un fusilier chacune pour les servir) car de hautes herbes nous entouraient de toutes parts. Je laissai ma mitrailleuse en arrière, et continuai à avancer vers le pont.

Sur le pont de St Hippolyte, le 21 - 6 - 1940

J'avais commandé aux fusiliers de n'utiliser à eux deux qu'une seule mitrailleuse, de manière à ce qu'en plaçant la mitrailleuse sur l'épaule de l'un, l'autre pût tirer par dessus les hautes herbes.

Arrivé au pont, je constatai qu'il était intact. Mais je ne pouvais me rendre compte si l'on y avait placé un explosif ou non. Je fis quelques pas en arrière pour charger un de mes hommes de communiquer ces résultats à notre formation.

Mon attention fut attirée d'un autre côté: le sous-officier Hilsz venait de m'appeler. Il était bien loin derrière moi et faisait partie d'un poste d'observation de la 1^{re} compagnie, celle-ci très en arrière de notre position.

Le sous-officier Hilsz s'approcha et me dit que ses observations l'avaient convaincu des difficultés qu'il y aurait à s'approcher du pont, vu le feu ennemi; à pied on n'y parviendrait que très difficilement et surtout trop lentement. Il proposa donc d'utiliser à cet effet sa moto, qu'il avait laissée en arrière; il traverserait ainsi le pont et se jetterait sur l'ennemi. J'étais d'accord.

Nous prîmes place dans un side-car et partîmes à toute allure en direction du pont. En franchissant le pont, nous constatâmes qu'il y en avait un second qui lui faisait suite et que les positions ennemies se trouvaient derrière le second de ces ponts.

Nous franchîmes également le deuxième pont et fongâmes sur les positions avancées de l'ennemi. Nous fûmes aussitôt mitraillés par celui-ci. Particulièrement désagréable était surtout le feu d'enfilade et l'incertitude où nous étions au sujet du pont: était-il ou non miné d'explosifs?

A mesure que nous nous rapprochions des premières positions ennemies juste derrière le pont, les mitrailleurs ennemis se dressaient les uns après les autres, essayant d'atteindre deux camions qui leur assureraient la fuite. Mais ils en furent pour leur peine, car le sous-officier Hilsz eut tôt fait d'atteindre les camions et de leur barrer le chemin, se plaçant en travers de la route, lui et sa moto. Les mitrailleurs furent obligés de descendre et de se rendre.

On captura de la sorte 30 hommes, plus deux mitrailleuses et un canon antichar.

Un ou deux officiers français réussirent à s'échapper

en utilisant une auto qui stationnait un peu à l'écart. A l'aide de mes deux mitrailleuses j'assurai d'abord la protection de l'autre bout du pont. Le groupe nous envoya d'autres renforts qui servirent à former la tête du pont.

Mais sur le flanc gauche, une mitrailleuse ennemie, par son tir précis, gêna considérablement la formation de cette tête de pont, au point de remettre toute la manœuvre en question. Cette mitrailleuse se trouvait placée à 500 ou 600 m. du pont, sur la route de la vallée en travers de la direction de notre attaque.

J'avais repéré cette position et j'étais remonté dans le side-car du sous-officier Hilsz; nous suivîmes la route qui conduisait à cette mitrailleuse. Nous reçûmes une décharge, et le sous-officier Hilsz reçut une éraflure au pied gauche. La moto, de son côté, reçut plusieurs projectiles. Nous descendîmes de la moto et nous dirigeâmes à pied vers le but, tout en nous couvrant. A 200 m. de nous environ se trouvait le nid de la mitrailleuse ennemie. Nous vîmes un fusilier ennemi qui se dressait derrière sa mitrailleuse. Là-dessus, et sans souci de sa blessure, le sous-officier Hilsz sauta de nouveau sur la moto, la mit en marche et nous repartîmes en direction de la mitrailleuse.

Aussitôt, la mitrailleuse ouvrit de nouveau le feu. Ce qui nous n'empêcha pas de réussir notre manœuvre d'approche. Et nous pûmes ainsi désarmer et capturer un lieutenant (qui avait servi la mitrailleuse et qui essayait encore au dernier moment de tirer, avec la mitrailleuse sur la hanche), un aspirant-officier et trois soldats.

(Signé) Bohnenberger, lieutenant.

Rapport

sur l'action entreprise par une section de choc sur le pont de Beaugency, le 17/6/1940

Le 15 juin 1940, vers 21 heures, j'ai reçu la mission de me joindre, avec mon peloton, à une section de choc désignée pour une action. La section de choc comprenait

des sapeurs, des servants de canons antichar et une compagnie du bataillon de mitrailleuses.

Avec mon peloton, je fis le trajet de Baule à Beaugency et, arrivé à l'entrée du lieu, me présentai au chef de la compagnie de sapeurs; celui-ci me donna pour mission de soutenir notre avance à l'aide de canons antichar, et d'organiser une tête de pont. Une section d'éclaireurs du génie constata que le pont était encore intact, mais prêt à sauter. Avec mes hommes et mes pièces chargées, je m'engageai dans les rues de Beaugency, en direction du pont. En chemin, nous rencontrâmes une sentinelle française qui, blême de peur, se laissa capturer sans mot dire.

Je trouvai des sapeurs sur le pont; ils me dirent que nombre de leurs camarades brûlaient du désir d'attaquer.

Par mesure de protection, je fis placer une pièce à droite du pont, et nous le remontâmes, avec l'autre pièce et une mitrailleuse. Chemin faisant, nous découvrîmes sur le côté gauche du parapet une mèche et un explosif. Au même instant, les sapeurs se retiraient précipitamment de l'autre côté du pont, sous une grêle de coups de fusils et de mitrailleuses; on les entendit qui proféraient les mots: «Tanks et mitrailleuses.»

Comme j'installais le canon antichar sur le bord du pont, je perçus le bruit caractéristique d'un tank. Nous ouvrimus aussitôt le feu. Je fis avancer les deux pièces aux fins de protection — les canons antichar — j'en installai une à gauche, l'autre à droite. En outre, je demandai au chef de la compagnie deux pelotons du bataillon de mitrailleuses, en plaçant un à droite du pont,

l'autre à gauche. Ensuite, accompagné de quelques sapeurs, je me rendis sur le pont, coupai la mèche en morceaux et jetai l'explosif dans le fleuve. Puis nous poussâmes tranquillement l'un des canons antichar sur le pont. De plus, un chef de peloton du bataillon de mitrailleuses se mit volontairement à ma disposition, lui et ses deux mitrailleuses. Nous avions à peine parcouru quelques mètres qu'un violent feu de mitrailleuse nous atteignit en plein. Nous commençâmes par nous couvrir complètement, puis, après avoir décelé la lueur de bouche de la mitrailleuse derrière un barrage construit sur le dernier tiers environ du pont, nous ouvrimus le feu à l'aide du canon antichar et des deux mitrailleuses. En outre, des bords de la rive droite, deux mitrailleuses françaises tiraient vigoureusement en direction du pont: elles étaient installées à proximité d'un arbre taillé en boule. De notre rive, les trois canons antichar et les deux pelotons de mitrailleuses ouvrirent le feu. Je leur avais enjoint de ne tirer en aucun cas sur le pont lui-même, à cause des explosifs dont il était encore miné. Nous leur renvoyâmes une bordée d'obus explosifs antichar, et la mitrailleuse du pont fut bientôt réduite au silence.

Nous avançâmes ensuite par bonds, en nous servant d'abord du canon antichar et de l'une des mitrailleuses, puis de l'autre. En raison de la fusillade assez violente, nous dûmes pousser la pièce en rampant. Nous approchions déjà de la barricade; brusquement, un être singulier se mit à courir dans notre direction. Nous tirâmes, et la masse sombre s'écoula. Quand il fit jour, nous reconnûmes qu'il s'agissait d'un cheval. Comme il m'était impossible de distinguer dans l'obscurité quoi que ce fût, et de savoir si la barricade avait une ouverture par où passer et si elle était minée, je tirai une balle lumineuse blanche. A la lueur de cette balle, nous découvrîmes un passage qui nous permit, l'obscurité revenue, d'y glisser nos canons antichar. Comme nous venions précisément de franchir la barricade, nous essuyâmes de nouveau un violent feu de mitrailleuse. Seulement, la mitrailleuse française avait changé sa position sur la tête de pont. Nous ouvrimus aussitôt le feu, et cette fois toutes nos pièces entrèrent en action. Nous ne pûmes quitter les lieux de sitôt, par suite du manque de munitions et du fait que les canons de nos mitrailleuses étaient échauffés. Nous occupâmes cette «interruption» du feu en déchargeant nos fusils à plusieurs reprises. Les deux mitrailleuses furent remplacées par d'autres et les canons antichar furent «ravitaillés» de nouvelles munitions apportées de l'arrière.

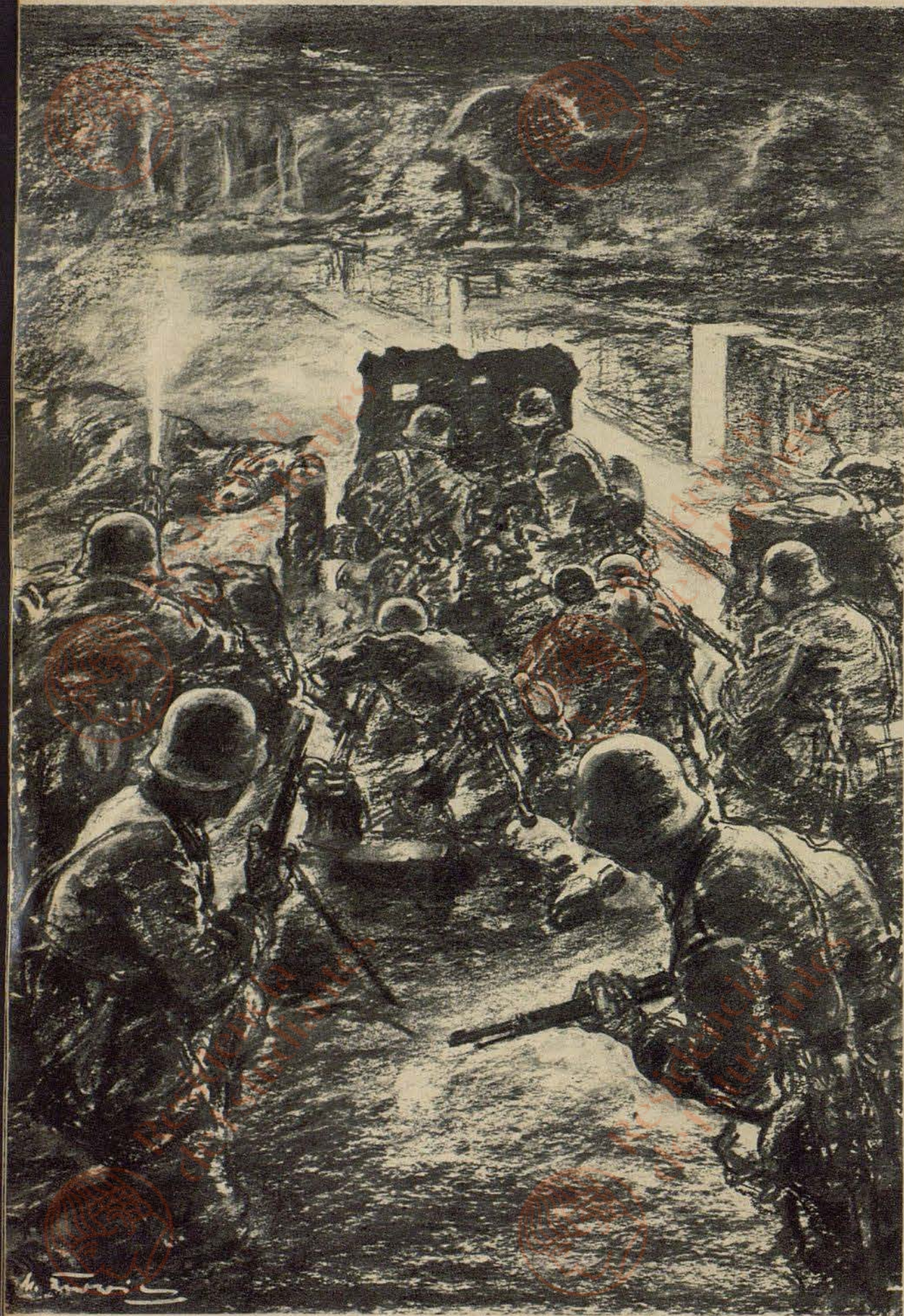
Survint un capitaine, qui me demanda, si j'avais besoin de renfort. Je lui demandai des obus explosifs, ainsi que deux canons antichar et quelques mitrailleuses qui nous seraient nécessaires pour former la tête de pont. Quand les armes furent de nouveau en état de tirer, nous nous remîmes à ramper de l'avant. La mitrailleuse vis-à-vis de nous, sur la tête de pont, avait changé de position et se trouvait à présent sur la droite du terrain de l'avant, d'où l'on tirait encore toujours sur nous. J'atteignis la tête de pont, abritai par mesure de prudence le canon antichar et les deux mitrailleuses derrière des sacs de terre et envoyai des hommes chercher les autres canons antichar et les mitrailleuses, mis en état de tirer. J'établis alors la tête de pont qui devait avoir un rayon de 50 m. dans tous les sens. Du pont partaient deux routes, l'une vers la gauche, l'autre vers la droite; entre les deux routes s'étendait un bois épais.

Après que le lance-grenades eût envoyé quelques obus dans la direction de ce bois — il faisait déjà un peu plus clair — je désignai quelques éclaireurs pour le noman's land, tout en élargissant la tête de pont. Dans une grange et dans des maisons et hangars contigus nous capturâmes une compagnie presque au complet. Français et nègres mêlés. Après avoir encore arrosé le terrain d'avant de coups de mitrailleuse, nous vîmes venir à nous quelques Français, les bras levés.

En continuant à avancer, nous fîmes encore des prisonniers, une vingtaine d'hommes, et découvrîmes sur le bord du fleuve un canon antichar français chargé; sa destination était de protéger le pont. Dans une cour, nous trouvâmes environ 20 motos et leurs side-cars, et juste contre la tête de pont un canon de 7.5 cm. dissimulé derrière des sacs de terre; il était visible que notre feu ne lui avait plus laissé le temps de tirer. Sur la route de gauche on voyait des traces de tanks.

Quelques heures plus tard, c'était la relève.

(Signé) Noack, lieutenant



Sur le pont de Beaugency, le 17 - 6 - 1940

Comme un gibier peureux
la bonne photo ne se prend qu'avec peine...



On dirait une vieille estampe japonaise
Feu d'artifice au cours d'une fête religieuse au Japon

Les performances photographiques des Japonais ne cessent de surprendre. Sans doute le Japon a commencé par emprunter à l'Occident l'art de la photographie; mais cet emprunt n'a pas été un « esclavage », il a été en effet transformé du tout au tout et adapté aux vieilles traditions locales. Sous le rapport photographique les Japonais sont un peuple très jeune, mais l'habileté technique qui leur est propre depuis un temps immémorial s'est logiquement appliquée au moyen de reproduction moderne qu'est la photographie. L'influence poétique et décorative qui se manifeste dans cette transposition est incontestable. Aussi de bonnes photographies japonaises nous rappellent-elles parfois les ouvrages des vieux maîtres de la gravure sur bois du pays. Quiconque examine avec attention l'art japonais de la reproduction noir-blanc ne pourra que concéder que, de ce fait, les Japonais étaient admirablement préparés aux finesses de l'art du photographe.



Une nature morte photographiée



La «Galerie des ancêtres» de Schulpforta. Dans le grand vestibule du vénérable établissement sont suspendus les portraits d'Allemands célèbres qui en sont sortis; dans le nombre le poète divinateur Klopstock (ill. en haut), les philosophes Fichte et Nietzsche, les historiens Lamprecht et Ranke

Courage et attitude décidant

*Schulpforta: Tradition et avenir de
l'Education nationale allemande*

Une année environ avant la guerre, un groupe de voyage de l'Etablissement d'éducation de politique nationale de Schulpforta rendait à une «Public School» anglaise, à la demande de cette dernière, la visite que celle-ci avait faite. Les Anglais s'empressèrent de montrer à leurs hôtes ce qu'ils avaient, estimaient-ils, de plus impressionnant, à savoir leur vénérable «Great Hall» que, fiers comme Artaban, ils revendiquèrent comme un témoignage architectural d'une tradition scolaire de six siècles. Il n'y avait, pensaient-ils, qu'en «Old England» qu'on pût trouver rien de pareil. A quoi l'éducateur de Schulpforta, directeur du «pèlerinage», répondit avec un sourire le plus aimable: «Alors votre école est presque aussi ancienne que la nôtre...» Aussitôt grand étonnement du côté des Anglais. Ils ne savaient ni même ne se doutaient que Schulpforta comme mainte institution des divers pays d'Allemagne servait depuis 800 ans à l'éducation de la jeunesse!

Tradition est transmission, mais ce n'est un legs utile et un auxiliaire précieux que pour quiconque s'entend à la mettre en œuvre dans sa force encore vivante, sinon ce n'est que passé mort et pur ballast. Dégager ses vertus encore efficaces, en animer la volonté du présent et en éclairer les buts futurs, telle est la tâche à laquelle les éducateurs des Etablissements d'éducation de politique nationale se consacrent — et Schulpforta en est un témoignage éloquent, fidèle au mot du poète: «Seul celui qui évolue m'est apparenté!» Car le grand retournement qui a transformé la nation allemande ne s'est pas, comme la Révolution française, détourné de ce qui a la consécration de l'histoire, il l'a prolongé et développé.

Que de formes d'internats n'a-t-on pas créées après la Réforme à côté des écoles conventuelles provenant du moyen âge! Et tout cela pourquoi? Parce qu'il n'y avait pas d'Histoire d'Allemagne à proprement parler, qu'il y avait, en revanche, d'autant plus d'«histoires», celles des innombrables pays et fragments de l'ethnie germanique. De sorte que l'Angleterre et la France se sont donné au fond une seule forme d'internat: l'Angleterre, ses «Public Schools» et la France, ses «lycées». C'est dans ces établissements que fut élevé l'«homme uniforme» qui devait constituer une approximation aussi parfaite que possible du type national idéal. Dans l'Allemagne ravivée de particularismes on pouvait bien viser à une forme nationalement valable de «frappe» humaine, on était incapable de la réaliser.

Maintenant, ici également, la grande transformation s'est opérée dans le sens de la fin ardemment désirée: donner sa forme à la personnalité de l'Allemand de façon historiquement efficace pour en faire un être qui soit bien lui. Dans les établissements d'éducation de politique nationale l'homme de l'ordre démocratique allemand est amené à se sentir comme le «supporter» des forces et virtualités de toute la Nation.

Et Schulpforta n'est pas le seul des 22 établissements d'éducation de politique nationale où des traditions vénérables s'allient à un esprit nouveau. Nous avons encore, par ex., l'Ecole conventuelle d'Ilfeld, le «Theresianum» de Vienne, vieille académie nobiliaire de la «Marche de l'Est», les anciennes Ecoles de cadets de Bensberg, d'Oranienstein, de Potsdam et de Plön, respirant les unes et les autres l'esprit d'une tradition active dont le philosophe Friedrich Nietzsche se déclarait partisan en visitant Schulpforta: «Avant de connaître Schulpforta, j'ai ardemment désiré en faire partie.» — Dans ces établissements on cherche à éduquer en harmonie le corps, le caractère et l'esprit. On enseigne aux jeunes gens à s'insérer dans une vie en commun.





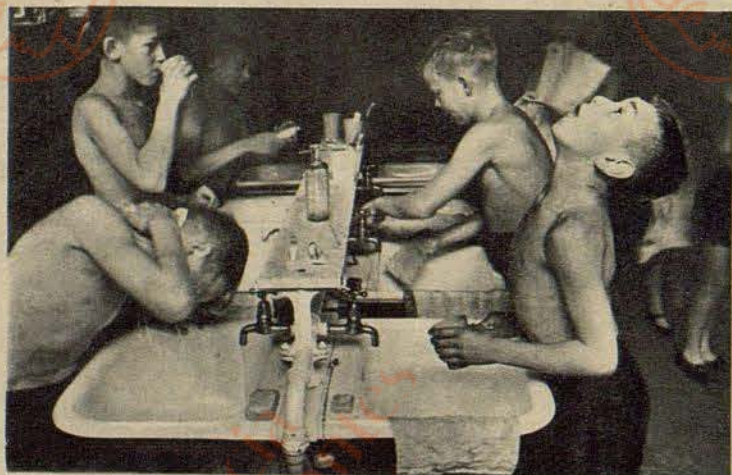
Courage et attitude décisive

une vie d'équipe strictement ordonnée et à s'acquitter des tâches multiples que comporte la direction des autres. On leur donne une formation sportive variée, surtout dans les sports développant le courage, la volonté et la ténacité: sport sur terrain, équitation, escrime, boxe, vol à la voile et tir. On leur apprend à se servir des véhicules moteurs et on leur donne également, pénétrant ainsi dans d'autres secteurs de l'activité humaine, la pratique des beaux-arts et des travaux manuels. Des randonnées, méthodiquement préparées, dans toutes les régions du Reich et à l'étranger élargissent leur horizon. C'est ainsi que les voyages collectifs de Schulpforta se sont déroulés dans une aire qui au Nord comprenait Londres et Stockholm et au Sud Athènes et la Sicile. Et il ne s'agissait pas de déplacements de «Globetrotter» mais d'élèves studieux ainsi que le prouvent les rapports étendus rédigés par les voyageurs. L'exploration des groupes d'ethnie allemande sur place notamment au Sud-Est de l'Europe a permis de recueillir une abondante documentation ethnologique extrêmement instructive. Mais l'essentiel, ce n'est pas cette variété de l'éducation et de la formation — cette variété pourrait être un idéal de Renaissance soulignant l'individualisme — mais la mentalité communautaire, l'esprit d'équipe créateur d'un type. D'ailleurs pas plus que la variété ne constituait l'essence du Spartiate, du preux et du Prussien, essence qui s'exprimait dans l'unicité du caractère et l'attitude toute de courage racé.

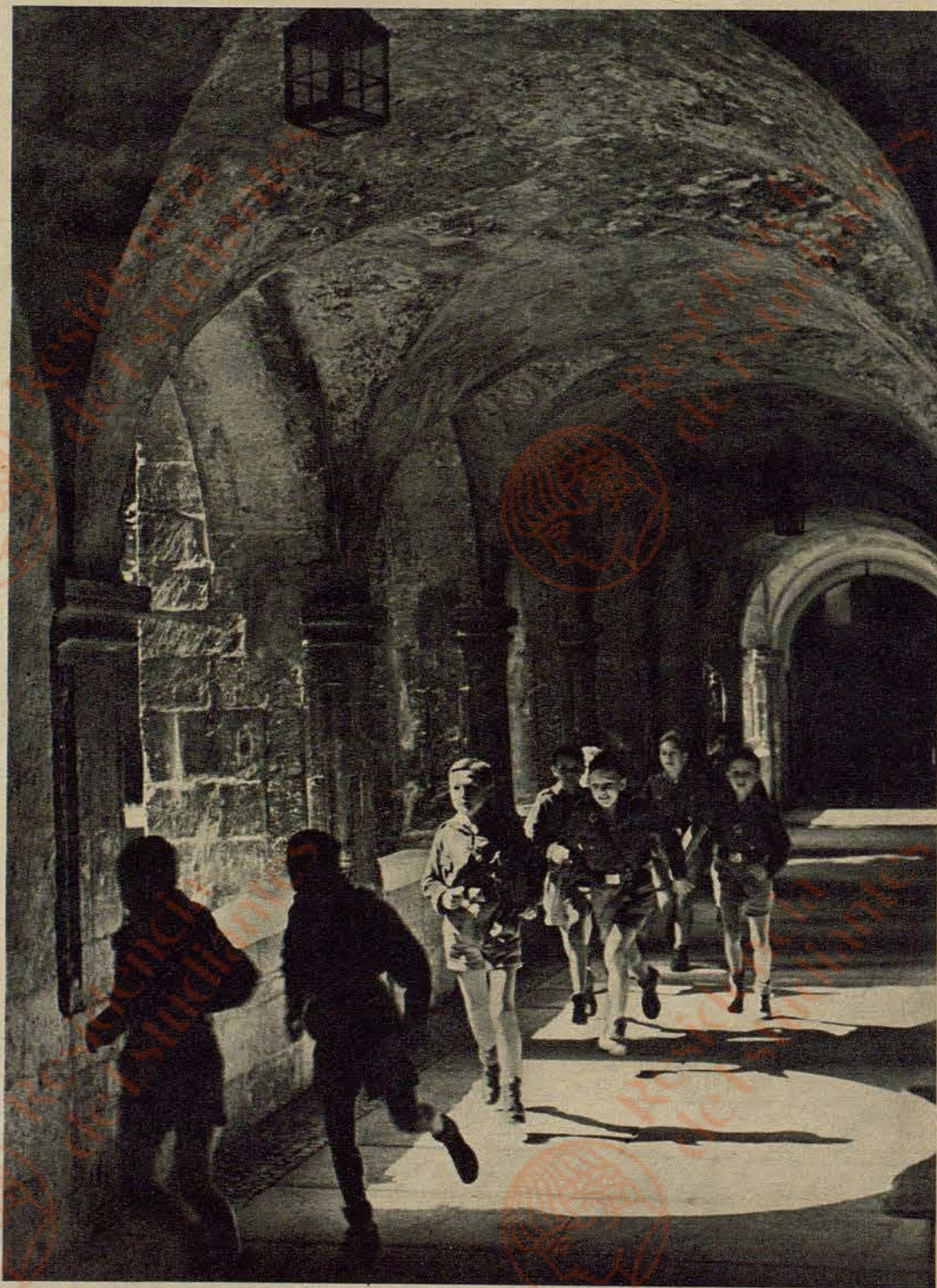


La tête haute! Cramponnez-vous! Seuls les adolescents doués, et ayant montré le courage propre à leur âge, sont admis à Schulpforta. Ici les jeunes gens ont organisé une épreuve de vaillance. Le candidat doit traverser la «petite Saale» sur une corde en se suspendant par les bras

Une sonnerie de trompette exécutée par un élève annonce le commencement et la fin de la tâche journalière. Après le réveil.

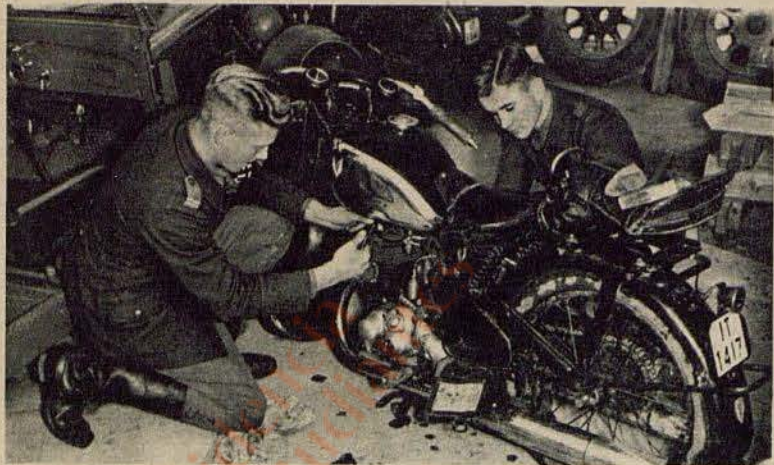


... les salles d'ablution se remplissent rapidement d'une jeunesse heureuse de barboter. Après une toilette matinale exécutée à fond...



... on revient au dortoir pour s'habiller, faire les lits et la chambre. Si le «grand» qui s'occupe des jeunes a trouvé que tout est en ordre, ceux-ci se précipitent...

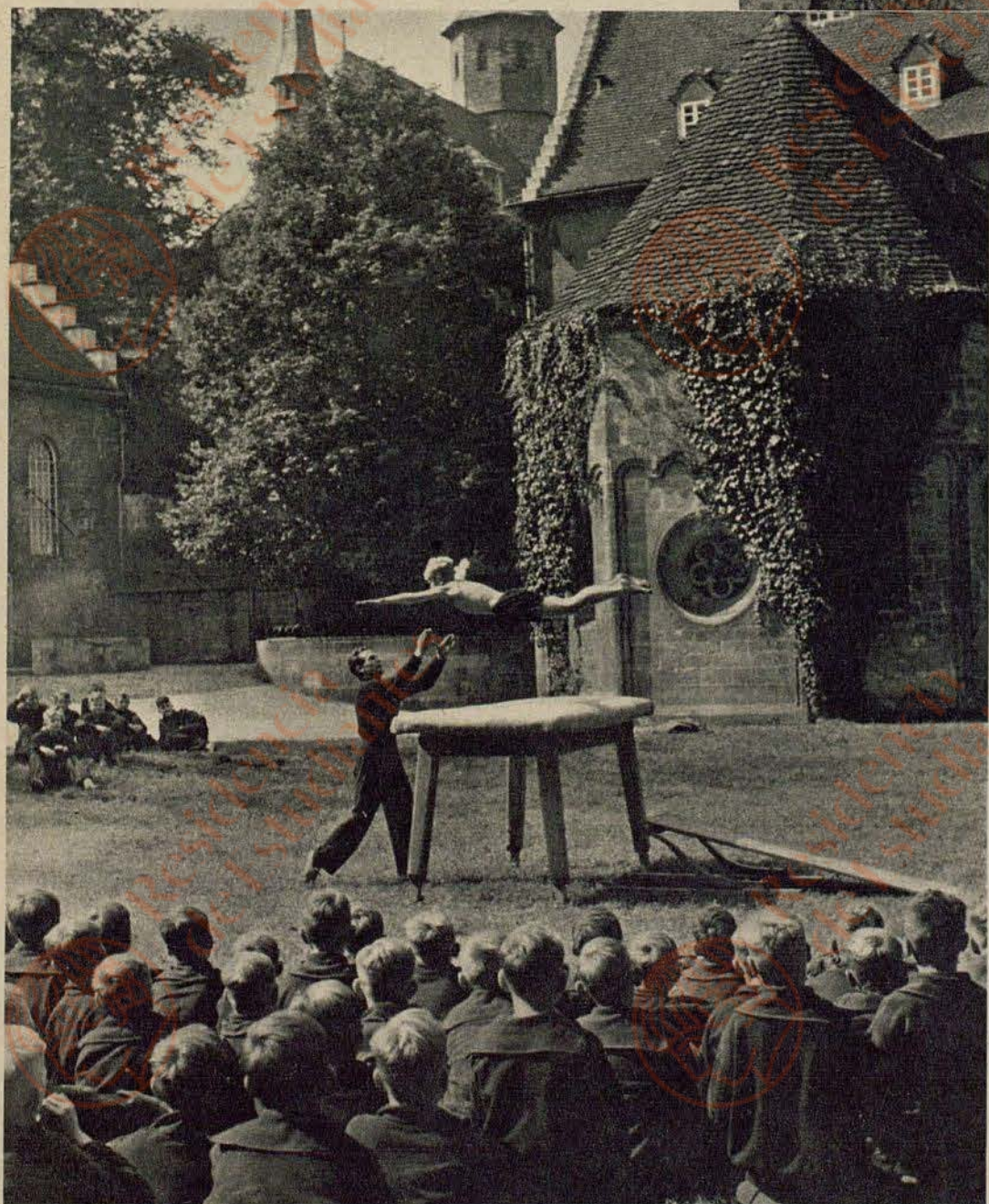
... à travers le cloître du monastère, à l'appel du matin, qui débute par le «salut au drapeau». On répartit entre maîtres et élèves les tâches de la journée en veillant soigneusement à ce que chacun ait bien conscience de la valeur de ses actes dans le cadre de l'ensemble



Les moteurs n'ont plus de secrets pour ces jeunes gens. Voici une motocyclette en panne — avec une adroite précision la machine est démontée, bientôt la défectuosité en sera découverte et réparée



Elèves au stand de tir. La possibilité de prouver, avec l'arme de petit calibre, que l'on a bon oeil et main ferme éveille l'émulation d'un chacun



En marche pour les jeux en plein air. A l'arrière-plan au-delà de la Saale se trouve le célèbre établissement situé au pied du Knabenberg



La grande passion: le vol à la voile. Une équipe remonte précisément son planeur le long de la pente d'envol

Huit siècles et... une décade. Devant la chapelle du monastère, la partie la plus ancienne des bâtiments de l'école, un élève saute impeccablement par dessus le chevalier bourré de cuir

«Encaisser» et toucher de façon impavide, la double exigence du sport de la boxe, qui est pratiqué ainsi que l'équitation et l'escrime en vue de développer la ténacité, la force de résistance et le courage du jeune homme



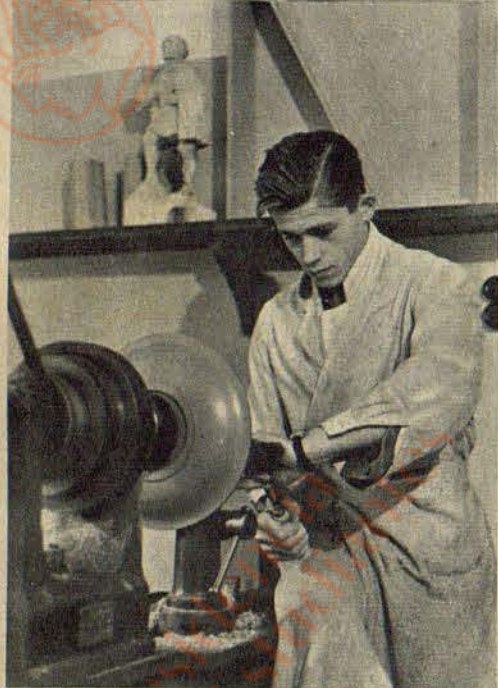


L'autonomie des études scientifiques est de règle dans l'établissement

Voici un élève se livrant à des recherches et à des dessins pour un travail de balistique de fin d'année



On a congé un jour par semaine. Chaque élève se consacre alors à ses études particulières. Les grands qui veulent progresser dans leurs travaux de fin d'année, passent cette journée surtout à la bibliothèque, qui compte 45,000 volumes



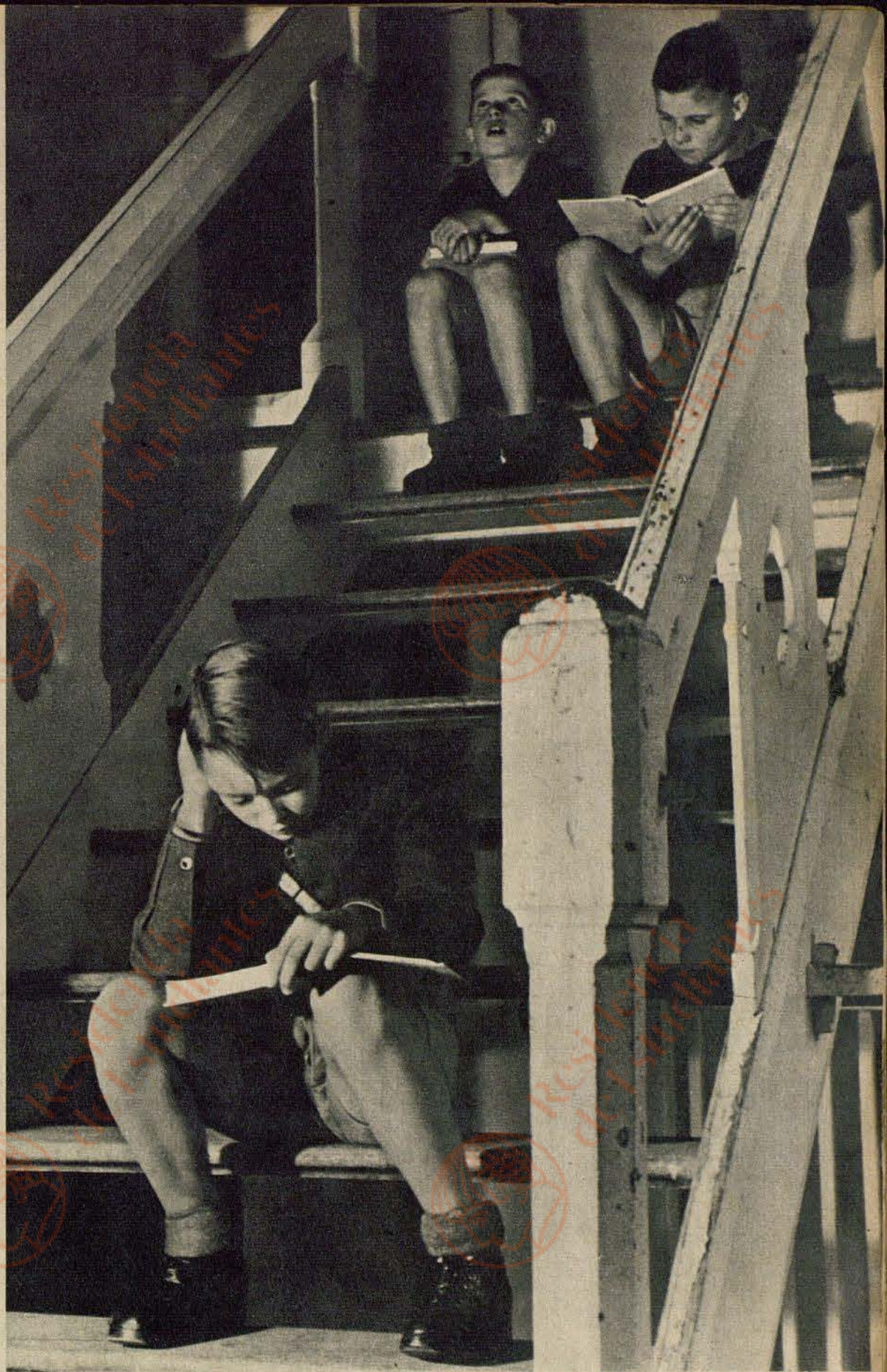
Il fait une coupe au tour
Pour cultiver l'esprit artisanal, Schulpforta a sa poterie, sa tournerie et sa ferronnerie d'art



Des groupes d'études des grands — comme ici celui de politique et d'histoire — traitent dans la communauté des participants sous la direction des maîtres les problèmes fondamentaux de la vie individuelle et collective des peuples



Visite du front. Un ancien élève, actuellement dans l'aviation, est venu en permission et se trouve maintenant entouré de cadets avides de l'entendre



Un aspect caractéristique de Schulpforta: ceux qui apprennent à haute voix. On apprend plus aisément ce que l'on parle. Pour ne pas gêner leurs camarades, ces élèves se sont cherché dans les escaliers et corridors des coins à l'écart pour « bâcher »



Et le soir, ce sont les « joies du studio ». La journée a été toute d'assiduité et de discipline — maintenant l'enjouement d'une jeunesse saine se donne carrière



Avec les paysans dans les champs . . .

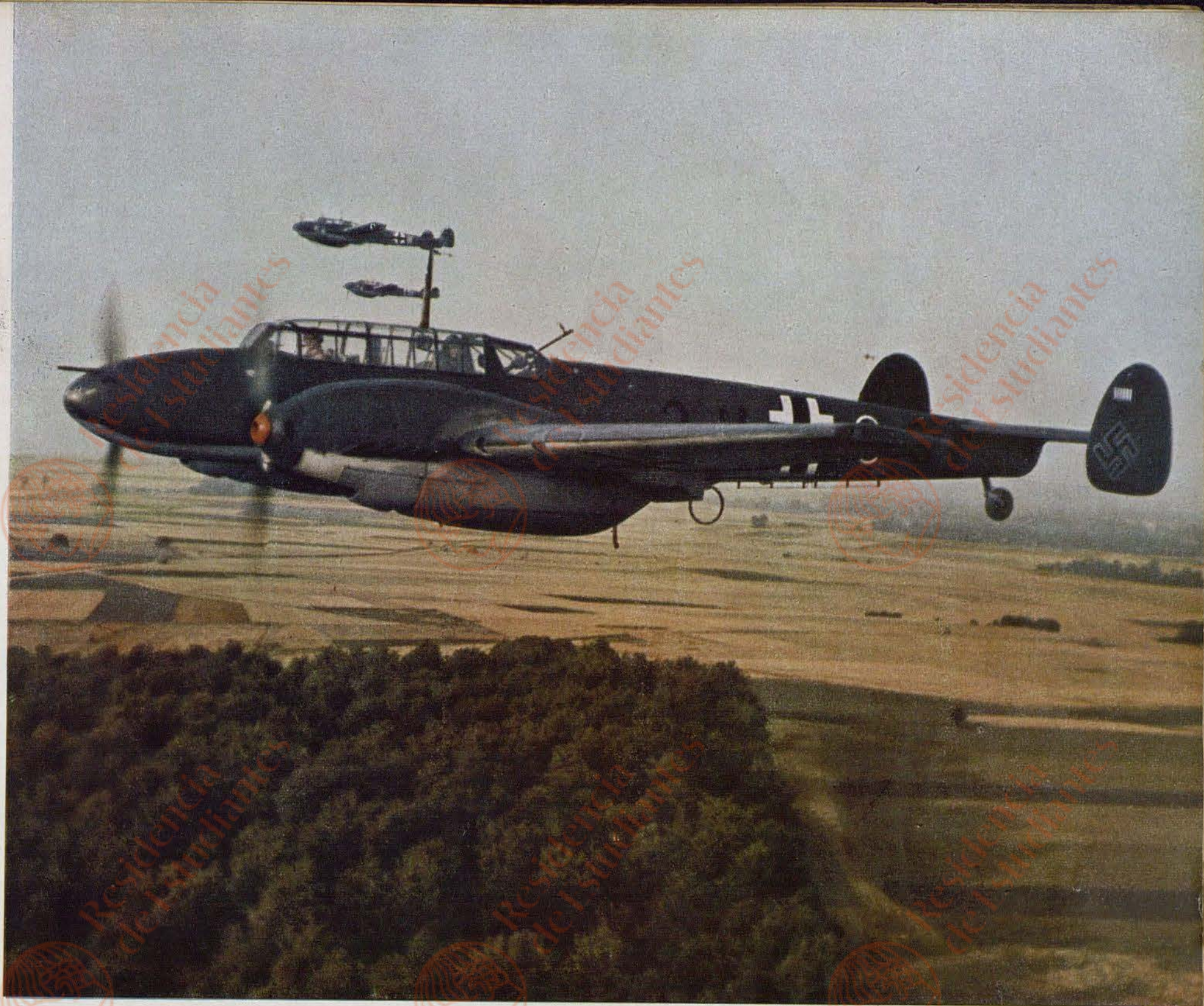


. . . et avec les mineurs dans les profondeurs de la terre

Les jeunes gens de Schulpforta s'adonnent huit semaines par an à l'agriculture ou au travail des mines, et apprennent ainsi à connaître, par leur propre expérience, la vie de leurs camarades, les travailleurs

Fin





L'un après l'autre, les avions destroyers

quittent avec une régularité sans égale les nombreuses usines où se construisent ces appareils Messerschmidt (du type 110), si redoutés. En longue rangée, les fuselages attendent d'être définitivement montés (à gauche), et chacun de leurs rouages est manipulé par des ouvriers spécialisés, qui s'adonnent avec conscience à leur travail de précision (au-dessous). C'est ainsi qu'on forge en grande série une arme de premier ordre, et sur laquelle on peut compter. Elle fait quotidiennement ses preuves par des actions incessantes au-dessus de l'Angleterre (en haut)





Chasse nocturne

Un avion allemand de chasse de nuit sus à l'ennemi : ses phares ont repéré un avion de combat britannique, dont l'aile droite est bientôt incendiée par le tir des mitrailleuses. Les aviateurs ennemis abandonnent l'appareil en perdition. La D.C.A. se tait. Seuls les projecteurs continuent à explorer l'espace aérien, afin de découvrir de nouveaux buts pour les avions de chasse



Un chef-d'oeuvre de camouflage

Complètement invisibles pour l'adversaire aérien: des soldats italiens ont disparu sous un amas de touffes d'herbe

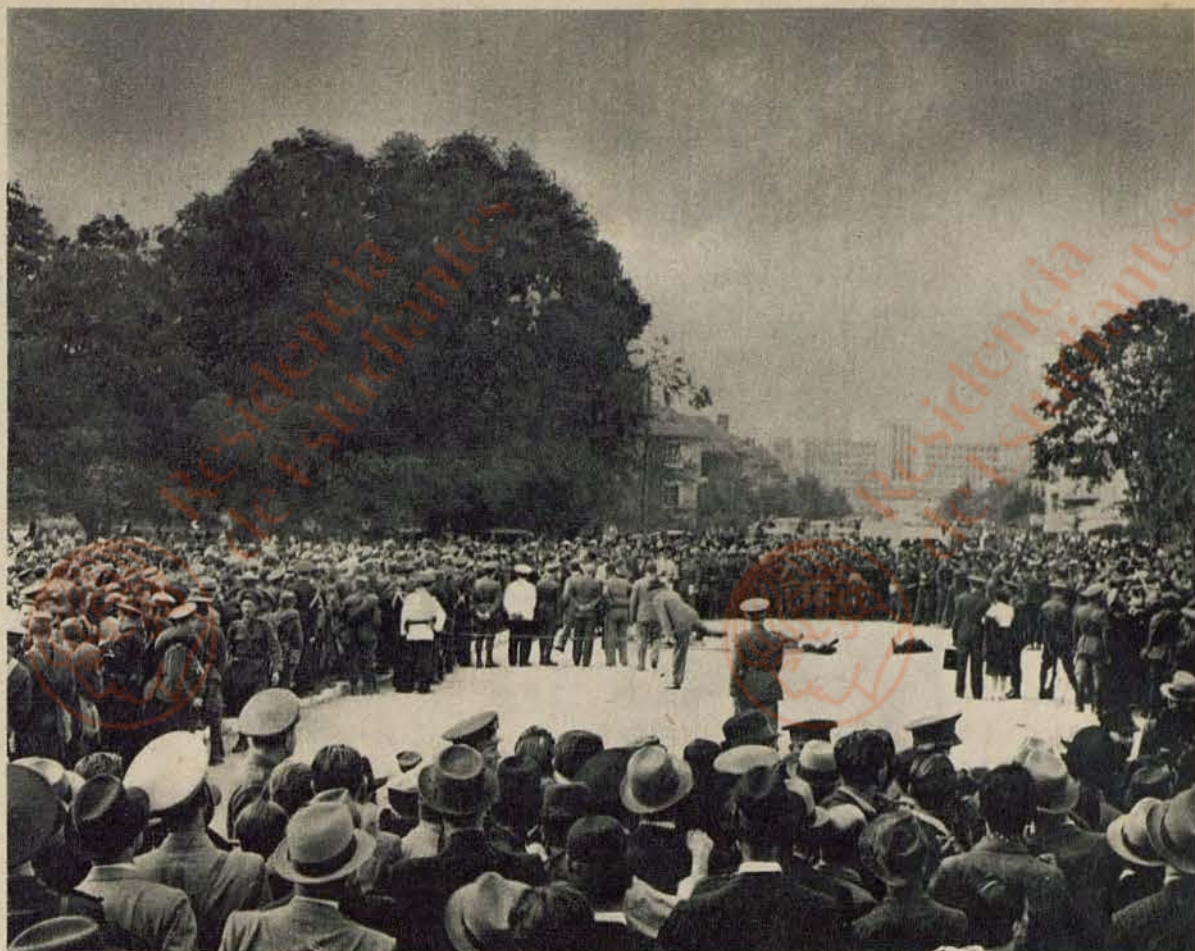
Retournement des choses en Roumanie

par

Alfred Gerigk

II.

Notre correspondant spécial, qui a séjourné en Roumanie pendant le coup d'Etat, poursuit ici sa relation de ces journées si importantes pour ce pays.



Une image typique du régime de l'ex-roi Carol: Lorsque des nationaux roumains, conscients du danger que courait la patrie, se révoltèrent contre la tyrannie du Président Calinescu, ils furent abattus à coup de fusils. On laissa leurs cadavres étendus dans la rue pendant 24 heures

Sept heures du matin, le 30 août 1940. Au palais de Bucarest vient de prendre fin une séance de nuit du conseil de la Couronne, la délibération nocturne concernant la cession des territoires à la Hongrie.

Sur la place roulent les autobus remplis d'ouvriers et d'employés se rendant à leur travail. On feuillette les journaux. Pas un mot ne s'y trouve au sujet des événements qui, depuis hier soir, se déroulent derrière les façades du château.

Le roi sort par la porte du jardin du palais. Il reste un instant sans bouger — le vif soleil matinal éblouit, après une nuit de veille. Le souverain jette un bref regard tout autour de lui: partout, dominant les arbres du jardin, se dressent les façades de briques nues des nouveaux bâtiments qui doivent agrandir le palais des deux côtés et sur l'arrière. Ça et là on voit encore les restes des hautes constructions qui s'élevaient autrefois à cet endroit et qui, expropriées à bas prix, sont maintenant abattues par les démolisseurs pour faire place aux bâtiments royaux.

Le roi n'hésite qu'un instant, puis il se dirige, accompagné du ministre du palais Urdarianu, vers la petite villa blanche à deux étages entourée d'un jardin, qui est sa véritable demeure. « Façade », comme mainte autre chose, est l'immense et nouveau palais avec ses halls, ses

appartements privés, galeries, salles de cinéma et de théâtre — un palais royal que le roi n'habite pas!

Il se tourne vers Urdarianu: « Y a-t-il une issue, Ernest? » « Les conseillers de la Couronne, cet après-midi, Carol. Ils doivent voter à l'unanimité. Puis il faut publier la liste entière des noms. Tous complices. »

« Et les légionnaires? » Carol sait que là se trouve pour lui le plus grand danger. Ce jeune mouvement appuyé sur un sentiment national et une discipline personnelle ne se laisse pas abuser. Certes, Codreanu n'est plus là. « Fusillé au cours de sa fuite » — une belle formule qu'il fit employer, alors que lui, le roi, se trouvait à l'étranger et pouvait rejeter sur d'autres la responsabilité de ce qui s'était passé.

Ernest Urdarianu fait un geste de dénégation: « Les légionnaires? Sans chefs... Et lorsque le ciel est inclément, il laisse pleuvoir. Pas de révolution par temps de pluie — un bon vieux dicton. »

Carol sourit presque, derrière le masque grisâtre dans lequel ses traits sont figés.

Il monte l'escalier et suit le corridor de gauche jusqu'à sa chambre à coucher: « Baisser les rideaux! Ne pas me déranger avant dix heures! »

A demi habillé, Carol se jette sur son lit. Mais il sur-

saute chaque fois que le bruit du travail, dans la rue, devient trop fort.

Alerte?... Non, ce n'est qu'une charge de pierres qui s'abat sur le sol avec fracas. Ce n'est qu'une auto qui s'arrête brusquement, dans un grand grincement de freins, de l'autre côté du mur du jardin dans la Strada Campianu. Sommeil agité. Cauchemars et visions obsédantes?

Dix ans auparavant...

Tout était différent, il y a dix ans. Car il y a dix ans exactement de cela. C'est vrai, dans les vitrines, dans les librairies, on voit partout les splendides ouvrages: « Dix ans de souveraineté du roi Carol. 1930—1940 » — les splendides ouvrages commandés par la Cour et rédigés avec un zèle empressé. Splendides ouvrages dont la couverture porte l'imposant portrait de Carol en uniforme, la casquette d'officier sur la tête et le regard plein d'audace.

Dix ans auparavant: Le retour en Roumanie par la Belgique et la France. L'atterrissage de l'avion à Clausenbourg. Enthousiasme déchaîné des officiers pour le prince héritier destitué qui veut se faire roi. Pour la première fois de nouveau en uniforme. L'aérodrome de Bucarest.

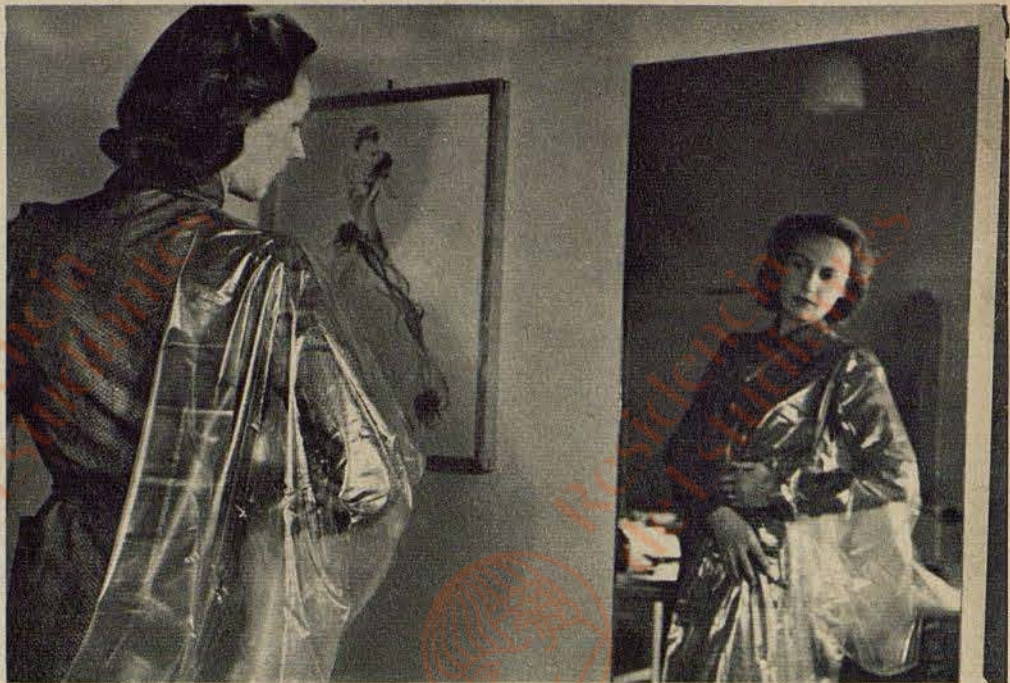
suite page 30



Le favori du roi Carol, le ministre de la cour Urdarianu, lève un doigt réprobateur — il repousse les reporters qui veulent prendre une photo du wagon-salon royal, criblé de balles. A l'une des dernières stations roumaines, le train royal fut en effet accueilli par une salve de coups de fusils



Transparent, souple, imperméable: Ce nouveau succédané allemand en bakélite, que la couturière vient justement de recevoir...



... convient parfaitement à la confection de manteaux de pluie. La critique et le miroir les plus sévères ne trouvent rien à y redire. Décidément, la nouvelle étoffe synthétique plaît à tout le monde



La petite pantoufle de verre

et autres «ersatz»
à la mode



Cet homme a conçu le soulier en verre d'après les indications de l'Office francfortois de la Mode — on le voit ici qui met la dernière main à son œuvre brillante... dans les deux sens du mot

Les souliers en verre? Mais certainement!
A condition que semelles et talons soient en «plexi-glas», verre flexible, quasi-incassable, et qui se combine très bien avec le cuir



La semelle de verre
après un passage sous la meule,
acquiert un lustre sans égal



La robe de soirée
a un complément tout trouvé
dans le soulier en verre dont les
reflets argentés font merveille

DEUTSCHE INDUSTRIE- BANK

Capital-actions et réserves:
RM 610 millions

*Crédits à long et à moyen terme
à l'industrie, au commerce et à l'artisanat
pour le développement et le progrès technique
des établissements industriels*

BERLIN C 2, SCHINKELPLATZ 3 / 4

Retournement des choses en Roumanie

Les hurras sans fin hurlés par les soldats lorsque les voitures se mettent en marche vers Cotroceni.

Quel ne fut pas l'étonnement de Maniu lorsqu'on vint lui dire: « Dans deux heures le roi Carol arrivera... » Le bon vieux Maniu, il l'a revu cette nuit pour la première fois après une longue interruption, le sévère puritain de Transylvanie qui ne fut jamais capable de comprendre les faiblesses humaines. Même lorsqu'il aura atteint la vieillesse, on remarquera encore qu'il a passé son enfance dans un collège calviniste!

Les exhortations de Maniu, à l'humiliante époque de l'exil, et l'envoyé de Maniu lui disant, dans chaque retraite: « Je vous fais roi si vous renoncez à la Lupescu. »

Je vous fais roi? Maniu a été toute sa vie un vieil homme. On se fait roi soi-même lorsqu'on a hérité du droit de l'être. Ce Maniu qui lui fit, à lui, Carol — lorsqu'il atterrit à Bucarest, accueilli par les ovations de l'armée et du peuple — l'enfantine proposition: « Pas roi, seulement membre du conseil de régence! » Régent de son fils âgé de huit ans que l'on avait nommé roi? Non, il avait le sentiment de sa souveraineté et le droit de régner!

Le fameux dimanche de Pentecôte, il y a dix ans, Maniu ayant démissionné quelques heures après l'atterrissage à l'aérodrome de Bucarest: Le peuple en route depuis six heures du matin. Les délégations de paysans dans leurs chemises multicolores. Les avions qui, dans le ciel, écrivaient en lettres immenses le nom de Carol, le nom du nouveau roi. Le Sénat et la Chambre rassemblés: « Abdication non valable... annulée conformément au vœu et à la volonté unanimes du peuple roumain. » Et lorsque les lois ont été adoptées, la sortie de Cotroceni en cortège triomphal. Les régiments formant la haie dans les rues, les généraux faisant la haie sur l'escalier de la salle des séances.

Vainqueur, vainqueur sur toute la ligne, vainqueur de l'opposition, du puritain Maniu, du peuple qui acclame le roi énergique, de haute taille, d'allure virile. Vainqueur? Ou bien — le vieux Bratianu avait-il pourtant raison?

Que s'était-il donc passé lors de la déposition du roi? Bratianu chez son père: « Majesté, ce m'est une pénible obligation de devoir vous dire, en toute franchise, que Son Altesse royale le prince héritier, représente un danger pour la dynastie et l'État. Les folies de jeunesse? Bon, histoires de femmes. On peut les pardonner

à un jeune homme de 25 ans. Mais le prince héritier a maintenant 33 ans... Emmener, dans un voyage officiel à l'étranger, une juive venue on ne sait d'où... Oui, Majesté, le prince Carol, revenant des funérailles de la reine Alexandra à Venise, a rencontré cette femme née Wolff, roumanisée Lupescu, divorcée d'un certain Tampiono... »

« Bien pis, Majesté: L'héritier du trône veut abolir la Constitution... Conspiration d'officiers... Voici les preuves.

Mais il y a plus grave encore, Majesté: Le prince héritier est inspecteur général de l'aviation militaire. S'assurant une participation aux bénéfices, il a conclu avec une firme anglaise des contrats de livraison... Le grave accident d'aviation d'il y a quelques jours... Livraisons qui ne satisfont pas aux exigences de l'aviation militaire, mais qui ont été acceptées par le prince héritier en sa qualité d'inspecteur général. »

Le vieux Bratianu était un fin renard. Un homme d'affaires qui savait emplir ses poches et celles de ses amis libéraux. Pourtant... Bratianu avait-il raison en déclarant alors au roi Ferdinand: « Majesté, l'âme du prince héritier est gouvernée par des passions qui sont incompatibles avec les devoirs d'un souverain? »

Combien humiliantes furent les journées de Milan, il y a quatorze ans, au cours desquelles il prononça son abdication solennelle: « Ma volonté irrévocable est de renoncer à tous mes droits à la Couronne de Roumanie... Je prie Votre Majesté de me donner un nom bourgeois conformément aux lois de notre maison. »

Bratianu eut-il raison alors, en obligeant le prince héritier à renoncer au trône?

Le roi Ferdinand eut-il raison de prononcer ces dures paroles: « La branche malade doit être coupée de l'arbre? » Des mots durs dans la bouche d'un homme sensible et toujours indulgent.

Hélène eut-elle raison? Sa femme, princesse de Grèce, mère de son fils Michel?

Le peuple l'acclama lorsqu'il revint il y a dix ans. Le peuple leur donna tort à tous, il y a dix ans. — Et aujourd'hui?

Mot d'ordre

pour le peuple: Ultimatum

An « Continental » dans la Strada regala, au café Capsa, sur le lac, au restaurant de luxe « Pescerus » —

partout où les politiciens se rencontrent, des bruits se chuchotent: « Vous savez déjà? Ce matin: Une foule de sénateurs chez le président du Conseil. Il a à peine dormi, le pauvre homme. L'Allemagne et l'Italie... »

« Un dictat, par conséquent. Et Carol l'a accepté? »

« Pas de dictat. N'employez donc pas de mots aussi malsonnants. La situation, pour l'axe, est bien claire: le calme dans le Sud-Est... c'est-à-dire de préférence pas de guerre, mais si pourtant il doit y avoir guerre, alors immédiatement... Croyez-vous que nous puissions entrer en guerre d'aujourd'hui à demain? »

« Tout de même... Combien a coûté la mobilisation? Cent cinquante milliards, cent soixante milliards — qui connaît les chiffres exacts? »

« Qui connaît les chiffres exacts — qui sait où sont passés les cent cinquante ou cent soixante milliards de leis?... Croyez-vous à la possibilité d'une guerre sans couverture des arrières? »

« Par conséquent, cession? Impossible que Carol résiste à cette exigence. Souvenez-vous: « Je porte la responsabilité d'un grand État, à moi seul... » Ces damnés grands mots! Il l'a, maintenant, sa responsabilité... Et c'est la Roumanie qui paiera! »

Quatre heures de l'après-midi: Pieds nus, les culottes effrangées, les petits vendeurs de journaux courent de toutes leurs jambes le long de la Calea Victoriei, à travers la place Roi-Carol: Édition spéciale! Édition spéciale! L'ultimatum à la Roumanie!

Ultimatum? Au café Capsa, au café Nestor on s'arrache l'édition spéciale et on se lance dans des débats orageux. Derrière les palissades qui dissimulent les nouvelles constructions de la place Roi-Carol, les ouvriers, eux aussi, se passent de main en main l'édition spéciale, ou forment des groupes autour d'un d'entre eux qui la lit à haute voix. Ultimatum?

Derrière l'éclatante façade blanche du palais royal, Carol a préparé avec ses intimes une tactique personnelle en vue de justifier aux yeux du peuple la politique des dernières années, qui aboutit aujourd'hui au désastre. Tôt dans l'après-midi, délibération en tout petit comité.

« Mot d'ordre pour le peuple: le roi a agi sous la contrainte. » A ce moment, le président du conseil a déjà prononcé son premier discours — les nouvelles de Vienne ne sont pas défavorables. « Une offre à la Roumanie — une offre peu ordinaire: garantie de fait et par tous les moyens, des nouvelles frontières roumaines. Un succès

Jod-Kaliklora

le dentifrice recommandé par tous les médecins

contient 0,0075 % d'iode organique, dont 0,000035 gr. environ sont résorbés par les gencives, d'où ils gagnent les organes intérieures du corps.

L'*Jod-Kaliklora*: un dentifrice qui mousse agréablement, et dont la qualité est incomparable (absence de tout chlorure de potasse). Et que dire de son arôme si rafraîchissant! Une quantité minime de cet iode organique suffit à une désinfection durable de la cavité buccale (preuves scientifiques à l'appui); elle prévient toutes affections des dents et gencives, et en premier lieu la paradentose, terreur du monde entier.

Il y a mieux: l'*Jod-Kaliklora* est reconnu par la Faculté comme l'agent prophylactique le plus sûr contre les refroidissements, les maladies causées par l'âge (artériosclérose). Il est enfin le stimulant par excellence des fonctions du corps.

Pour tous renseignements et ouvrages plus détaillés sur la question, s'adresser au laboratoire scientifique des usines chimiques

Queisser & Co., K. G., Hamburg 19

personnel du ministre des affaires étrangères. Consolidation de l'État roumain. »

« Mais que dit le peuple? Que disent les légionnaires? »

« Le ministre des affaires étrangères déclare que lui ont été exprimés des regrets sincères déplorant qu'un ami aussi loyal de l'Allemagne doive souffrir des fautes commises autrefois par des politiciens roumains — politiciens qui témoignèrent à l'Allemagne tout autre chose que de l'amitié. »

Silence. Les fronts se rident.

« Enfin, 65% de la Transylvanie et 55% de la Bukovine restent à la Roumanie. »

Silence. Carol sait que de telles raisons ne peuvent le justifier aux yeux du peuple après les grandes promesses qu'il a faites, après les amers sacrifices qu'il a imposés à la Roumanie.

« Nous gardons la plus grande partie de la Transylvanie... La Roumanie future reste plus grande que la Roumanie d'avant la guerre mondiale... Enfin — pendant la guerre mondiale, la Roumanie a pris parti contre l'Allemagne. Et dans la guerre actuelle? Il n'est pas nécessaire de discuter en détail sur l'attitude de la Roumanie sous le règne de Votre Majesté... La Roumanie garde les riches territoires autour d'Arad... Elle garde les sources de gaz minéraux... les prospections d'or de la Mica... Et la garantie de ses frontières. »

Silence. Le roi Carol sait que la sentence arbitrale n'est pas un « dictat ». Il sait que cette sentence traite la Roumanie plus favorablement qu'il ne l'a mérité. Mais il a besoin d'un mot d'ordre.

Le roi reçoit les chefs de parti. Les chefs de partis dissous, les hommes qui connaissent le peuple ont beaucoup de « raisons » à offrir en consolation à la Roumanie, ils n'ont pas de consolations pour Carol.

« Combien d'exhortations, Majesté, n'avez-vous pas reçues: Le roi ne doit pas faire de politique. Combien d'avertissements, Majesté, ne vous ont-ils pas été donnés: Séparez-vous de la clique! Votre Majesté a dissous les partis. Votre Majesté n'a pas voulu se rendre aux avertissements. Ellesait que la responsabilité du destin de la Roumanie sera imputée au trône par le peuple. C'est Votre Majesté elle-même qui l'a voulu ainsi. »

Délibération avec les intimes du roi. Là se trouve le ministre du palais Urdarianu, homme issu d'une famille de petits bourgeois et que Carol a élevé — Urdarianu est le défenseur passionné de toutes les inclinations de Carol. Président du conseil d'administration de la Resita, les plus grandes usines d'armement de la Roumanie — cela vaut bien quelques sacrifices personnels.

Là se trouve le chef d'état-major Mihail. Le roi l'a fait vice-président du Conseil, il l'a aussi nommé chef de l'état-major afin qu'il puisse, en tant qu'ancien officier, mettre d'accord l'administration militaire et civile.

Là se trouve le général Bengliu, chef du service de sûreté personnelle du roi. « Sa Majesté m'a aujourd'hui adressé de nouveau la parole avec affabilité... Vous ne savez pas? Il a récemment perdu en une nuit vingt mille leis au bridge... Il ne m'a pas accordé un seul regard pendant trois jours... » Oui, le roi Carol est un mauvais joueur. Il est toujours de mauvaise humeur quand il perd. Pourtant il ne peut renoncer à ces jeux de cartes pendant la nuit, pendant les nuits sans sommeil où il fait venir le chef de la sûreté ou l'aide de camp Brion pour tuer le temps.

Il y a là le préfet de police, des fonctionnaires de l'économie, des industriels, des experts de banque qui ont su exporter en Amérique les revenus des plus riches mines d'or de Roumanie.

Le cercle des intimes du roi prépare le rapport qui sera remis aux journaux, le rapport exposant la défaite politique de Carol. « Si douloureux que puisse être pour nous le résultat de la sentence arbitrale, il est nécessaire de prendre en considération l'accord unanime qui nous rassemble autour du trône, symbole de la Roumanie, et sans lequel il ne resterait plus aucun espoir d'avenir. »

Vers dix heures du soir, alors que la T.S.F. roumaine publie les résultats de la politique de Carol, un coup de théâtre se produit, une hallucinante surprise pour les trois quarts de la population de Bucarest qui étaient dans les théâtres, qui assistaient à la présentation d'un film américain, qui ignoraient tout des événements: dans les jardins-restaurants, les musiciens remettent précipitamment leurs instruments dans leur boîte. Dans les dancings, les lumières s'éteignent. Sur le boulevard Bratianu, où des gratte-ciel s'alignent à côté de maisons paysannes à un seul étage, sur la Calea Victoriei, s'éteignent les lampes rouges, bleues, vertes, toutes criardes, des placards de réclame.

Cela se passe le vendredi à dix heures du soir. Vers minuit, s'illuminent les candélabres devant le palais royal, les lumières voilées devant l'entrée derrière la grille. Agents de police, factionnaires, laquais. Des autos arrivent. Vers minuit s'ouvre une nouvelle séance du conseil de la Couronne derrière la façade blanche du palais royal.

Dans la maison du journal « Curentul », dans la Strada Doamnei, un journaliste, tout seul, écrit son commentaire: « La direction de l'État roumain n'était moralement pas à la hauteur des tâches du peuple roumain. La petite Roumanie d'avant la guerre mondiale avait une conception plus respectable de l'État que la grande Roumanie d'aujourd'hui. Tout un système d'alliances fut inventé par cette grande Roumanie pour qu'à la fin elle se trouvât seule! La défaite d'aujourd'hui doit être imputée à l'État roumain actuel. La victoire de demain appartiendra à la nation. »

Le rédacteur le sait: c'est tout ce que la censure de Carol laissera passer. Cela est et reste le seul commentaire que les journaux du matin reproduisent.

Antonescu

« Il pleut, Carol, il pleut à verse! » La figure du ministre du palais Urdarianu prouve qu'il e oit annoncer au roi une bonne nouvelle. « Tu sais ce que je t'ai dit récemment: Par temps de pluie, pas de révolution. »

Un ciel gris s'étend sur Bucarest où la pluie tombe sans discontinuer.

La deuxième séance du conseil de la Couronne a également duré jusqu'à la pointe du jour. Une deuxième nuit sans sommeil pèse sur le roi Carol et ses conseillers.

Ce n'est pas seulement au palais royal de Bucarest que l'on examine, ce samedi là, dernier jour d'août gris et pluvieux, les conséquences néfastes de la politique qui conduisit la Roumanie à l'isolement.

A quelques heures de chemin de fer de Bucarest se trouve la petite ville de Bistritz, où vit, selon l'ordre du roi Carol, le général Jon Antonescu. Séjour forcé, ordonné par le roi, et qui est pourtant préférable à la prison où l'on avait, il n'y a pas deux ans, enfermé le général pour quelques mois.

Il y avait eu l'histoire avec la Lupescu. Le général avait à diverses reprises exprimé nettement son opinion. Pourtant un jour il reçoit une invitation à d ner chez un camarade.

En arrivant, le général remarque que Madame Lupescu se trouve parmi les invités,

suite page 34



Non, elle n'est pas pliable. Elle obéit à sa propre loi, à un « principe rigide ». En renonçant délibérément au moindre détail étranger à la photographie même, elle a su atteindre une précision exemplaire.

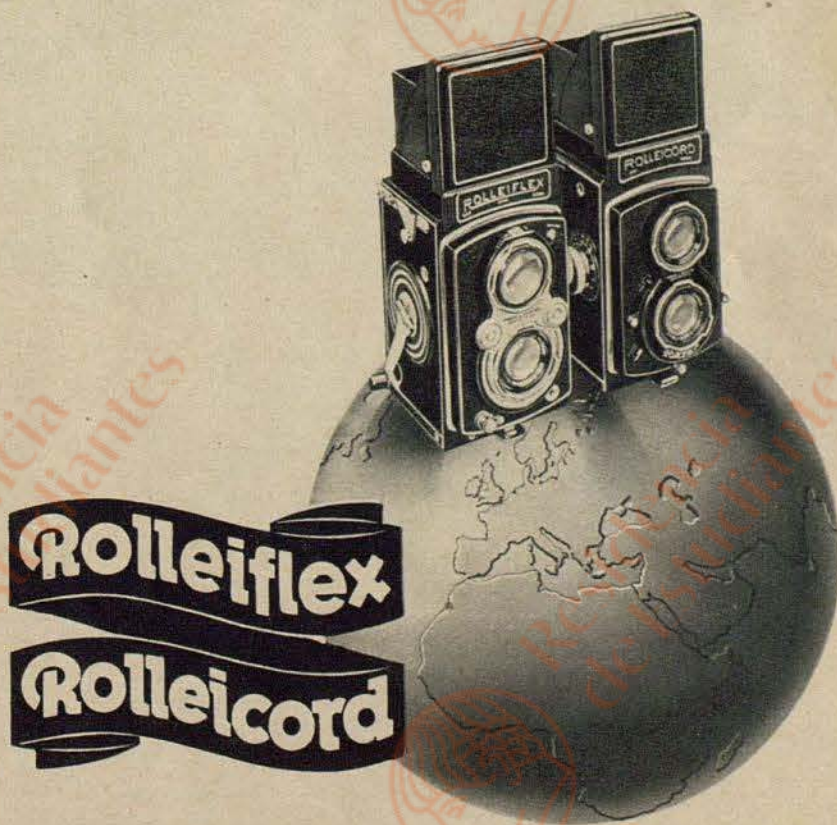
Rolleiflex et Rolleicord sont impérissables. Elles conservent leur précision du premier jour malgré l'emploi le plus réitéré. Elles sont constamment prêtes à être utilisées. La précision proverbiale de la Rollei est, ne l'oublions pas, la condition fondamentale des photos détaillées avec un objectif d'une grande puissance lumineuse.

Un chiffre prouve-t-il quelque chose?

A la Rollei se sont ralliés

400,000

amateurs, que des premiers prix ont récompensés à d'innombrables reprises.



FRANKE & HEIDECKE / BRAUNSCHWEIG

Un compte surprenant:

30 jours = 90 ans

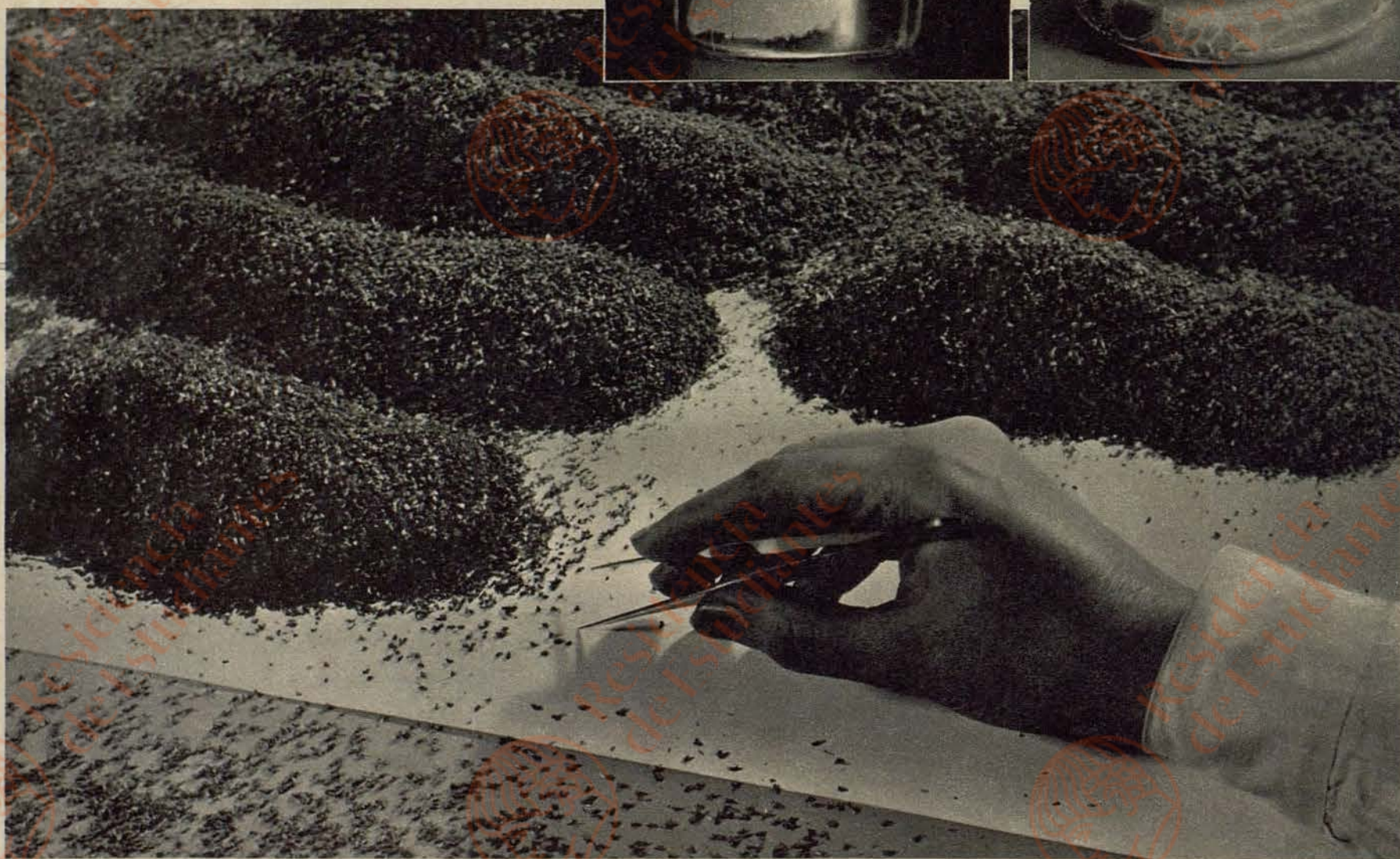
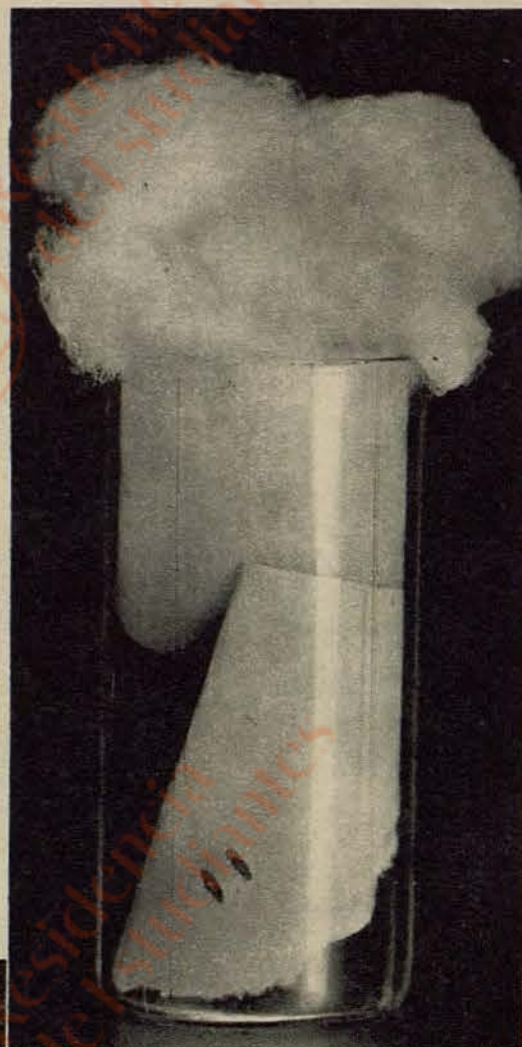
Pour quelle raison la science
a cherché un compresseur biologique du temps



Portrait d'une drosophile normale. Tous les germes héréditaires normaux se sont rencontrés ici, et ils ont créé — en concordance avec des centaines de facultés héréditaires — l'image d'une mouche normale

La mouche au joli nom de drosophile est connue dans le monde entier pour sa propagation rapide. Elle est devenue un instrument indispensable de la science. C'est elle qui nous a fait comprendre pourquoi les enfants ressemblent à leurs parents, pourquoi les enfants de parents aliénés ne font pas espérer grand'chose d'eux-mêmes, pourquoi, au fond, les générations forment une chaîne continue — en d'autres termes: c'est à la mouche drosophile que nous devons tout ce que nous savons de l'hérédité.

Les premiers parents. Les deux mouches sont accouplées dans un verre fermé par un bouchon de coton et qui contient un perchoir en papier blanc et au bout de 10 jours, l'investigateur peut constater avec joie que la première génération, en tout 400 descendants, s'amuse au fond du verre d'élevage qui contient leur nourriture



La 3^e génération: 16 millions

Au bout de 30 jours, les mouches qui descendent de ce seul couple, doivent être séparées en petits tas, si l'on veut les classer pour l'expérience. La petite mouche appelée mouche drosophile ou mouche à vinaigre s'est propagée d'une façon fantastique. La fécondité est la même dans la nature, bien qu'ici les mouches n'arrivent pas toutes à s'accoupler. Cette fécondité presque inimaginable de la drosophile empêche l'extermination de l'animal par ses nombreux ennemis

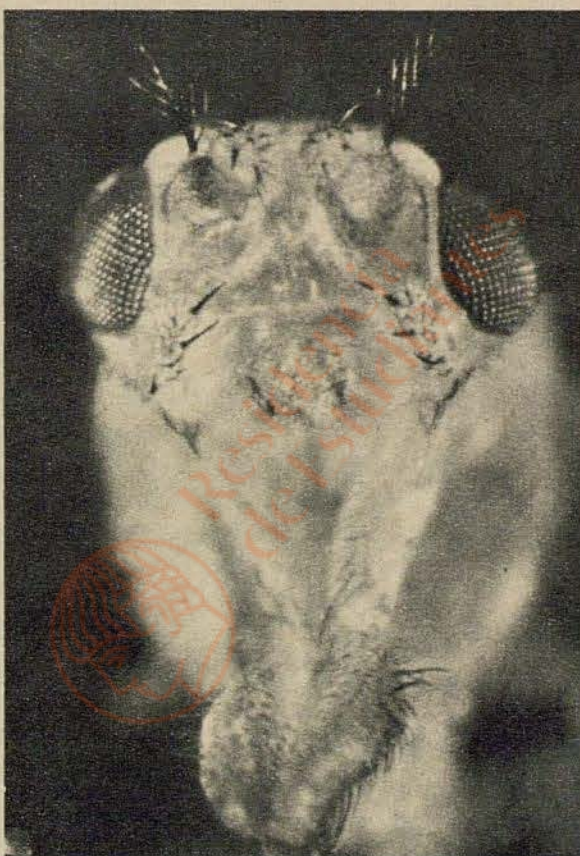
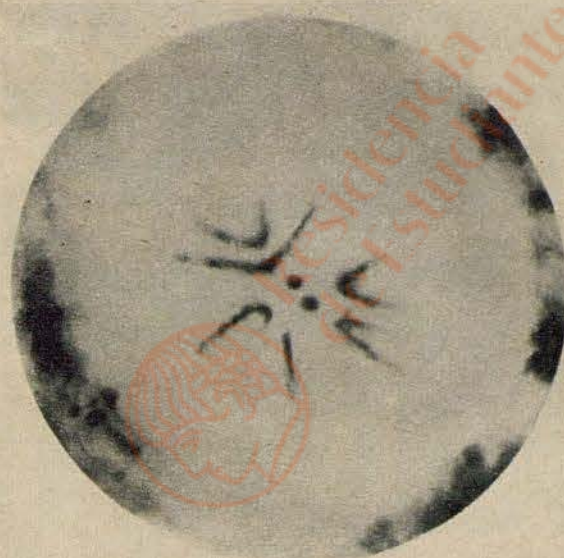
Les chromosomes

Le noyau de chaque cellule contient des chromosomes, formes étranges, disposées en paires, et dans lesquelles dorment les forces de l'hérédité. L'homme possède 24 paires de ces chromosomes (image en haut), la mouche drosophile n'en a que 4. Chaque détail minuscule de chacune de ces paires de chromosomes comprend à lui seul tout ce qui crée l'image extérieure de chaque être vivant.

Elle est le famulus fidèle et irremplaçable des savants, et son importance est due à des qualités particulières. De toutes façons, l'investigateur ne demande à l'être étudié qu'une suite rapide des générations et une grande fécondité, deux conditions que la drosophile réalise magistralement. Dans des circonstances favorables, une mouche, âgée de 10 jours, est déjà susceptible d'engendrer 400 larves. C'est-à-dire, qu'au bout d'un mois, un couple peut avoir 16 millions de descendants, ce qui dépasse tous les espoirs du chercheur. Nous pouvons nous faire une idée de la rapidité avec laquelle se succèdent les générations drosophiliennes en les comparant aux générations humaines. Pour pouvoir observer chez l'homme

considérable, se décomposait réellement en différentes rondelles. C'est dans ces rondelles que dorment les forces vigoureuses qui influencent l'hérédité!...

De temps en temps, l'élevage des drosophiles produit des exemplaires qui diffèrent beaucoup de leurs sœurs — couleur des yeux, forme des ailes — par exemple et ces changements sont héréditaires. Un changement subit, dont on ignore les causes, transforme la masse héréditaire — processus qu'on appelle mutation. Aujourd'hui, on est à même de produire artificiellement ces mutations — par exemple à l'Institut Kaiser Wilhelm à Berlin-Buch — par des changements de température ou par une exposition aux rayons, et l'on est arrivé à



Trois espèces d'yeux chez la drosophile. La photo à gauche montre l'œil normal, au milieu on voit l'œil diminué, et à droite l'œil qui, noir à l'origine, est devenu blanc, à mesure qu'il perdait son pigment. Toutes ces transformations sont des mutations subites et héréditaires.

un seul processus d'hérédité, processus, dont la mouche drosophile s'acquitte en 30 jours, nous devrions attendre pendant 90 années.

Mais la mouche drosophile nous offre encore d'autres avantages. Ces expériences nous ont appris que toute prédisposition héréditaire a son siège dans les filaments du spore, formes que nous appelons chromosomes. Chaque espèce d'animal possède un certain nombre caractéristique de ces chromosomes. L'homme en possède 24 paires — chez la drosophile, par contre, il n'y en a que 4. C'est dans les chromosomes, à certains endroits, que se trouvent les germes de l'hérédité: disons par exemple: le chromosome N° 3 de la drosophile, reconnaissable à sa forme spéciale, contient à une distance d'un tiers de la longueur totale, à partir de l'extrémité supérieure, le germe d'yeux rouges et d'ailes écourtées. Jusqu'alors, on était arrivé à ces constatations par une théorie compliquée, sans pouvoir distinguer les grains et les petites rondelles de la substance héréditaire dans les chromosomes. Mais récemment, on découvrit en Allemagne un chromosome qui, comme le montrait un agrandissement

la conclusion que toute la multiplicité des formes dans l'ensemble des organismes dérive de ces mutations du hasard. Cependant que toutes les mutations qui ne prouvent aucune amélioration — environ 999 entre 1000 — sont éliminées par la nature elle-même, les mutations de valeur résistent au combat pour l'existence; elles représentent un progrès dans l'assimilation à leur entourage, ce qui signifie pour l'organisme respectif un pas de plus vers la perfection.

Les ailes écourtées! Par comparaison à la mouche drosophile normale, on peut constater la façon dont les germes héréditaires ont influencé l'image de la mouche





DIPTO
PHOTO

produits
dans le monde
entier!



suite de la page 31

Retournement des choses en Roumanie

Il ne part pas, il prend part au dîner, mais en prenant congé, il dit à l'hôte sur le pas de la porte:

« Si j'avais su, Excellence, que Madame Lupescu était parmi vos invités, je ne serais naturellement pas venu. Je vous prie à l'avenir de ne plus m'inviter lorsque Madame Lupescu sera chez vous. »

L'histoire avait rapidement fait le tour de la Cour et c'avait été la dernière goutte d'eau faisant déborder le vase: elle consumma la disgrâce du général.

Il était déjà impopulaire sans cela... « peu sûr au point de vue politique » déclaraient Carol et la clique des courtisans. Ses affinités avec la Garde de fer étaient connues, de même que les étroits rapports de confiance qu'il avait entretenus avec Codreanu, le chef du parti des légionnaires. A l'époque du procès de Codreanu, le général Antonescu avait été interrogé comme témoin.

1. Une image caractéristique du règne de l'ex-roi Carol: Lorsque des Roumains nationalistes, reconnaissant le danger qui menaçait leur patrie, s'insurgèrent contre la tyrannie du président du Conseil Calinescu, ils furent fusillés. Leurs cadavres furent laissés pendant 24 heures dans les rues.

2. Le favori de Carol, le ministre du palais Urdarianu, lève le doigt en signe d'avertissement — il repousse les photographes qui veulent prendre une vue du wagon-salon de l'ex-souverain. Dans l'une des dernières gares roumaines, le train fut mitraillé d'une salve de coups de fusil.

« Tenez-vous l'accusé pour un traître à la patrie? » avait demandé le président.

Le général Antonescu l'avait regardé en silence pendant quelques instants, et avait alors posé à son tour une question: « Croyez-vous que le général Antonescu soit lié d'amitié avec un homme qu'il tient pour un traître à son pays? »

Cela se passait en mai 1938. Quelques semaines plus tard, le général Antonescu était destitué de ses fonctions de chef d'état-major et envoyé à Kichinev en tant que commandant d'armée. Quelques mois après, il était arrêté sous l'inculpation d'activité politique illicite. Un an plus tard il était éliminé de l'armée, puis de nouveau réhabilité. Et pour finir: arrêté il y a trois mois, interrogé et envoyé aux arrêts forcés.

Entretiens, il a eu plusieurs conversations avec le roi, au cours desquelles celui-ci s'est efforcé de gagner à sa cause l'homme qui, en tant que chef d'état-major, en tant que professeur à l'Académie militaire, a des amis dévoués dans toutes les garnisons, dans tous les commandements d'armée.

« Trahison de la nation et de l'État » — tel est le reproche qu'Antonescu, dans les premiers jours de juillet, a fait au roi Carol dans un mémoire. C'est de façon tout aussi nette qu'il l'a mis en demeure de suivre la seule politique qui fût nécessaire, dans la situation de la Roumanie: politique de collaboration avec les grandes puissances du continent européen, l'Allemagne et l'Italie. Cela est advenu au moment où la Roumanie devait céder à la Russie le territoire de la Bessarabie.

Depuis lors, le général Antonescu s'est trouvé encore une fois devant le roi, à l'époque où Carol, alarmé par la crise qui se traduisait en d'incessants changements de ministère et la croissante agitation du peuple, cherchait un homme fort qui sût se faire entendre de l'armée et possédât la confiance des légionnaires de la Garde de fer.

« La présidence du Conseil, Majesté? A deux conditions: pleins pouvoirs illimités pour moi en tant que dirigeant de la politique, et renonciation complète de Votre Majesté à toute activité politique. Dans un tel cas il serait préférable que Votre Majesté quittât la capitale — et se rendit au château de Sinaia, par exemple. »

Telle fut la réponse du général Antonescu au roi. Et comme toujours Carol a refusé d'abandonner les rênes du pouvoir, bien qu'on pût déjà prévoir qu'il conduirait la Roumanie à l'isolement, à des dangers de conflit et à des défaites.

De son séjour forcé à Bistritz, le général Antonescu continue de prévoir la manière dont les événements doivent évoluer. Il y a, en politique, un art très important qui consiste à savoir attendre avec calme. Le général Antonescu sait que son heure viendra.

La Garde de fer

La maison verte sise dans la Strada Niculesco Dorobanti, maison du parti de la Garde de fer, siège des légionnaires de Codreanu, a, depuis des années déjà, été mise sous séquestre par la police de Carol. La Garde et ses organisations sont dissoutes, ses chefs et partisans les plus intimes ont été fusillés, les symboles et uniformes du parti des légionnaires ont été détruits.

Mais il y a dans les logements d'amis, à Bucarest même et dans les villes de province environnantes, des possibilités suffisantes de rencontres secrètes pour le nouvel état-major des chefs de la Garde de fer, pour les hommes qui furent oubliés dans la grande campagne de destruction contre les légionnaires, pour les hommes avec lesquels Carol a mis en scène une « réconciliation ».

Réconciliation?

Parmi les hommes qui, çà et là, se rencontrent en secret, il n'y a qu'une voix, unanime:

« Il faut régler nos comptes avec Carol. Le moment décisif est venu de renverser un gouvernement tyrannique qui conduit la Roumanie à sa perte. »

Horia Sima, successeur de Codreanu, est aujourd'hui le chef reconnu du mouvement illicite des légionnaires. Un des hommes avec lesquels Carol entreprit sa « tentative de réconciliation ».

Réconciliation?

Horia Sima a fui devant la police de Carol à l'époque où Codreanu et ses treize amis furent fusillés « au cours de leur fuite ». Il s'est caché sous des ponts, il a passé des nuits dans des fermes isolées, s'attendant à chaque instant à être appréhendé par les gendarmes. Il a passé la frontière. Il a cherché asile en Allemagne en tant que réfugié politique. Puis, poussé par le besoin de se mêler à l'action politique, il est revenu en Roumanie par des chemins détournés à travers la Yougoslavie.

Découvert par la police, il a été arrêté, jeté en prison. Mais on l'en a soudain fait sortir: « Le roi veut vous voir! » La tentative de réconciliation? Au fugitif, au prisonnier politique, on pose la question imprévue: « Voulez-vous devenir ministre des cultes? » Carol n'a-t-il plus aucun autre moyen à sa disposition?

Réconciliation?

Les chefs survivants de la Garde de fer travaillent au tract qui doit dresser contre Carol la population de la capitale et le peuple de Roumanie.

Mettre en avant la banqueroute de la politique extérieure de Carol! Citez les avertissements de Codreanu: « L'Entente balkanique et la Société des Nations », les fondements sur lesquels Votre Majesté avait étayé sa polii que étrangère, n'existent plus... Franc-maçonnerie et juiverie commandent la politique extérieure roumaine. »

« Et à la fin, exigez l'abdication! Nettement! Sans compromis! »

Soigneusement on choisit les termes dans lesquels sera formulé le tract révolutionnaire:

« Il ne reste plus au roi qu'un seul acte patriotique à accomplir, qu'un seul dernier devoir à remplir: Abdiquer!... L'agent des francs-maçons et des juifs, le représentant de l'Angleterre et de la confusion démocratique, l'auteur de la décadence nationale doit disparaître du trône de Roumanie... Le mouvement des légionnaires est prêt à assurer la continuation de la dynastie roumaine et considère comme roi futur le prince héritier Michel... »

Un dimanche orageux

Fusil en bandoulière, casquettes bleues, veste kaki, bottes à revers, revolvers — c'est ainsi qu'apparaissent, le dimanche matin de bonne heure, dans les rues de la capitale roumaine, les «patrouilles à trois» de la gendarmerie. Un brigadier vient en tête suivi de deux gendarmes marchant en file indienne. Lents et graves, ils font les cent pas dans les rues de long des trottoirs... leur va-et-vient prête à ces patrouilles des allures bizarrement furtives et l'air de se tenir aux aguets.

«Toutes les manifestations sont interdites» ont annoncé les journaux. Les théâtres, les cinémas, les salles de concert sont fermés, toutes les manifestations sportives sont remises à plus tard. Le long des palissades de construction, qui s'élèvent à droite et à gauche du palais royal, surgissent des civils d'un aspect étrange: chapeau mou et parapluie, pèlerine brune et chapeau melon noir, complet noir et souliers jaune clair — ils se tiennent là, en groupes qui se donnent l'air de converser de manière inoffensive. Mais dès qu'un passant apparaît, ils s'animent. Le parapluie levé, les bras en ailes de moulin, ils se précipitent: «Passage interdit! Prenez l'autre côté!»

Ce sont des fonctionnaires de la police criminelle en civil que l'on a postés là pour ne pas donner au tableau un aspect trop militaire.

«Tenir toute la gendarmerie en état d'alerte. Préparer les autos blindées!»

Mais le long de la Calea Victoriei roule un flot humain ininterrompu. Des groupes se forment, des colloques s'engagent, on fait des gestes furtifs et menaçants dans la direction du château.

Tout à coup des drapeaux se déploient sur le Boulevard Elisabeta, des drapeaux sur la Strada Wilson, juste

vis-à-vis du palais royal. Des drapeaux sur le Boulevard Academiei — les drapeaux bleu-jaune-rouge de la Roumanie. Des jeunes gens chantent et agitent des étendards. En quelques minutes, la foule qui flânait paisiblement devant le Palais s'est transformée en une démonstration populaire.

Des détachements de police arrivent au pas de course. Toute la Place du Château n'est plus qu'une cohue de drapeaux, de civils, de gendarmes. Appels téléphoniques à la Préfecture de police, ordres aux pelotons de service, ordres aux autos blindées.

Les petits véhicules bleus, aux lignes imprécises, se mettent lentement en mouvement. Ils descendent le Boulevard Elisabeta et s'engagent dans la Calea Victoriei. Derrière, en rangs serrés: la gendarmerie — des centaines et des centaines d'agents de police. Maintenant les autos blindées tournent et les voilà sur la Place du Château. Hurlements et cris de la multitude qui connaît bien ces déploiements de bataille de la Préfecture.

Les deux tubes de canons sortant de la tourelle blindée se tournent menaçants vers les manifestants.

«Carol fera-t-il tirer?» On n'ose pas encore tirer; le deuxième canon, le tube de lance à incendie entre en action. Des jets d'eau fusant de la tourelle aspergent la foule qui se répand en clameurs et en injures. Là où les autos blindées s'avancent à la vitesse du pas, la police prend pied. A présent, la Place du Château est évacuée. Maintenant, on refoule les masses dans les rues latérales, on les pousse sur le Boulevard Bratianu.

Vers sept heures du soir, la police est maîtresse de la rue. Les manifestants sont refoulés, d'épais pelotons de gendarmes protègent, sur une large étendue, toutes les rues conduisant à la Place du Château, et derrière ces cordons de barrage stationnent d'autres centaines d'hommes prêts à intervenir à tout moment. Mais, dans les rues latérales, devant lesquelles les autos blindées, menaçantes, ont pris position, la poussée persiste. De ces rues pointent des drapeaux, qu'on brandit dans la direction de la police, et partent les premiers cris: «A bas Carol, il a détruit notre patrie!»

Quelques très jeunes gens...

Le lundi passe, le mardi passe. Le pays s'est-il apaisé? Carol remporte-t-il la victoire?

Mardi soir à neuf heures: Sur la Place du Roi Carol, une pétarade de coups de revolver. Quatre coups, cinq

coups, une pause, ensuite — à cent ou deux cents mètres de distance des coups de fusil éclatent.

Qu'est-il arrivé?

D'une auto qui vient de s'arrêter subitement deux civils ont sauté, directement devant le Château. Ils passent devant les sentinelles postées devant l'entrée, revolver au poing. Des laquais en livrée blanche s'interposent. Coups de revolver. La garde accourt. Un bref échange de coups de feu. Un des assaillants se roule sur le sol. On a maîtrisé l'autre, un sergent de la garde, muet et pâle, s'appuie à la muraille dans un coin de la salle.

Un attentat raté? Ou seulement une démonstration?

A cent mètres au nord du Château, élevant dans l'air sa tour à douze étages, s'érige la centrale téléphonique, grand bâtiment gris moderne. On y voit paraître une demi-section d'infanterie, conduite par un lieutenant. Salutation des postes. «Renforcement de la garde!» Le poste se retire. La demi-section d'infanterie entre. Au même moment, les fantassins se disséminent et se placent suivant un plan arrêté d'avance dans les salles téléphoniques. Coup d'alarme du poste. Maintenant on remarque ce dont il s'agit. Les gardes de service accourent. Coups de fusils et de revolvers; blessés. Mais, pour le moment, les communications téléphoniques sont coupées.

Où reste le renfort attendu de l'avant-garde? — Déjà les escouades de gendarmerie ont cerné les bâtiments du téléphone, déjà il n'y a plus d'issue pour les révolutionnaires.

Dehors, dans la rue conduisant au lac de Baneasa se trouve la station de T. S. F. Là-bas aussi est arrivé un «renfort des postes»; là-bas aussi un court combat s'engage et les révolutionnaires sont mis à la raison.

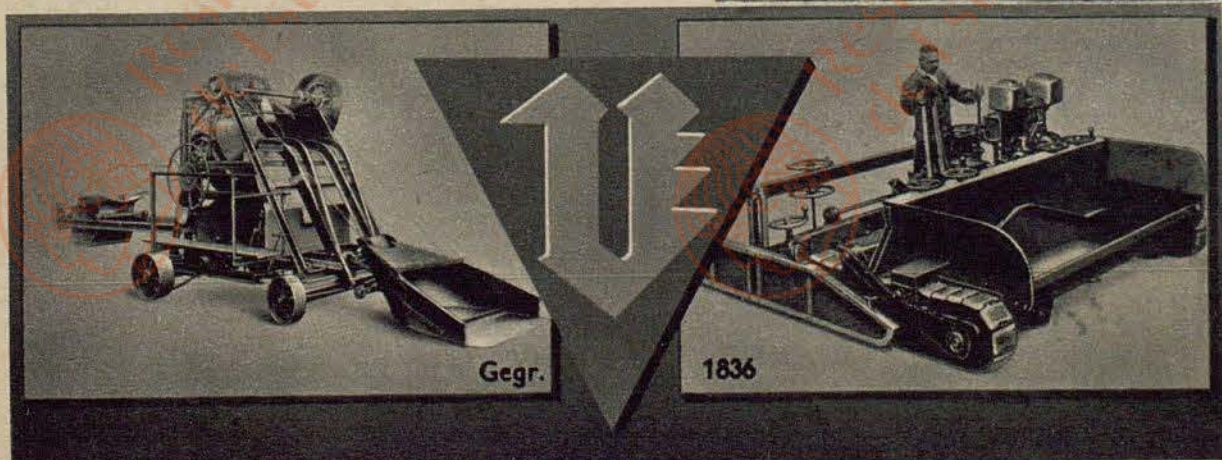
Mais dans les rues on s'arrache les tracts qu'on jette encore toujours des autos filant à toute vitesse les «papillons» portant le mot fatidique: «Abdiquer!» Les policiers foncent dans la foule, ils lui arrachent les papiers. Des colonnes de police défilent, de nouveau armées de pied en cape, fusils et revolvers.

La tentative de révolution a-t-elle échoué et s'est-elle écrasée?

Derrière la façade blanche du Château, on lance en toute hâte le communiqué: «Télégramme de Cronstadt: Centrale téléphonique et édifices gouvernementaux occupés. Les insurgés ont des otages entre leurs mains»... Télégramme de Constanza: «Insurgés ont occupé Office du port et bâtiments gouvernementaux. Combat en cours avec la gendarmerie.» (A suivre)

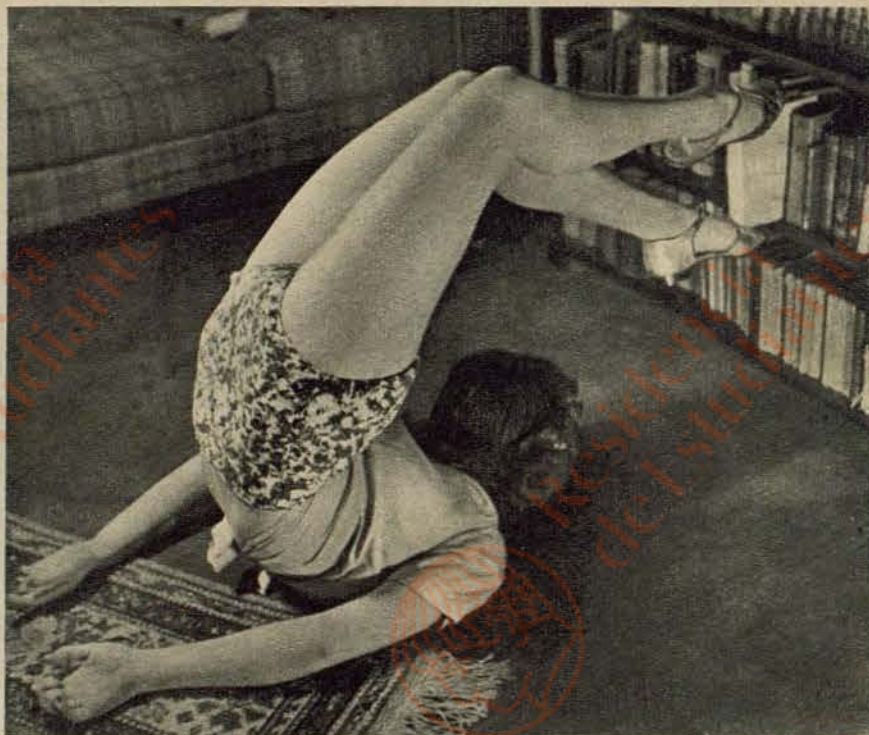
VÖGELE

Machines pour construction de rues



JOSEPH VÖGELE
A. G. MANNHEIM

Téléphone: 45 241 - Adresse chiffrée: Bahnfabrik



Un petit instant. s. v. p.

Qu'est-ce qui se passe? A quoi cette jeune dame est-elle donc occupée? Elle bondit d'abord hors de son lit, et s'installe aussitôt à sa machine à écrire — un petit instant, s. v. p. En est-il beaucoup parmi vous qui se refuseraient une secrétaire aussi étourdissante? Là-

dessus, elle se livre à des études. — un instant, rien qu'un petit instant, en connaissez-vous beaucoup qui ne se confieraient en quatre pour lui donner un coup de main? Elle a une façon inimitable de soigner ses fleurs. Mais soit dit entre nous: pour qui fait-elle tout cela? Est-ce pour elle-même, ou pour le photographe? Pour lui seul,

cela va sans dire, et voilà pourquoi de telles femmes ne nous apparaissent guère qu'en photographie. De telles perles ne sont pas de ce monde. Ou bien il faut être photographe soi-même pour en faire la rencontre. Et pour les éveiller à une existence aussi brève que l'éclair de magnésium — «rien qu'un petit instant, s. v. p.»

Augusto Genina

Maître du film héroïque

Un visage aux traits pleins de noblesse : nez fort, yeux scrutateurs, bouche expressive, accusant énergie et sens artistique, tel est Augusto Genina, le génial metteur en scène italien. Son dernier film : « Le siège de l'Alcazar » a été couronné à Venise. Quiconque l'a vu en a été secoué d'émotion et d'enthousiasme. L'un des rares films où le jeu sur l'écran donne l'impression d'un inoubliable vécu.

Dès 1915 — soit à l'âge de 19 ans — Genina prit son premier contact avec l'écran. Depuis, il s'en est assimilé la technique en virtuose. Sa façon de faire jouer la lumière, d'imaginer de nouveaux effets de camera, de rendre la vérité d'un milieu, de diriger des masses et d'insérer de jolis détails d'une infinie délicatesse, est incomparable, distante des poncifs. Genina fait pleinement valoir au bon moment le talent naturel et sans apprêts du Latin qui a le théâtre dans le sang. Chez lui la moindre « utilité » vous empoigne absolument comme la plus grande vedette. On oublie complètement les acteurs pour ne plus voir que des êtres humains subissant le sort d'un chacun avec ses horreurs, ses angoisses ou son héroïsme.

Mais le fort de Genina, l'on pourrait dire son secret, c'est la composition. Ses films sont tout pénétrés d'un rythme délicat harmonisant effets optiques et acoustiques et qui semble doubler la réceptivité du spectateur. Ombres et clartés, sonorités et demi-teintes sont savamment adaptés. Les parties scéniques sont entremêlées — tel le joint dans la muraille — de silences, de mots à demi-voix, de dialogues passionnés, de cris, de coups de feu, de chants, de tumultes d'assauts et de vacarmes de combats. Sous l'égide de la régie, le spectateur peut alternativement s'abandonner aux plaisirs de l'ouïe et de la vue.

Tel est l'art filmique de Genina, maître de la structure, maître des silences et des affabulations. Grâce à lui le spectateur non seulement supporte les tensions suprêmes mais encore s'en délecte.

Voir page suivante



Genina à l'oeuvre

Pour tous les goûts

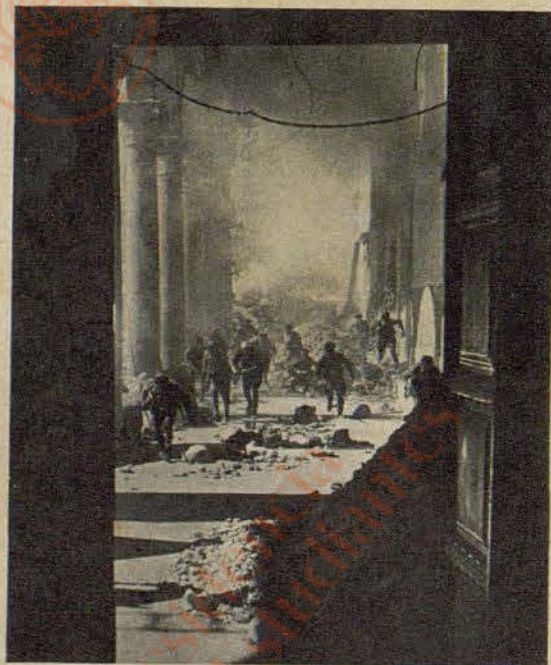
OLYMPIA présente la machine à écrire qui convient. Pour le bureau, l'OLYMPIA 8, dont les multiples qualités ont fait leurs preuves, existe avec chariots de différentes longueurs, et avec un tabulateur décimal. En machines portatives, OLYMPIA offre les modèles suivants : ELITE, PROGRESS et SIMPLEX, ainsi que la PLANA, la première machine à écrire allemande en construction plate. Tous ces modèles, quelles que soient leurs différences de prix et d'emploi, ont en commun le nom, et celui-ci répond à la qualité.

Olympia

OLYMPIA BÜROMASCHINENWERKE AG. ERFURT



Augusto Genina: Le siège de l'Alcazar

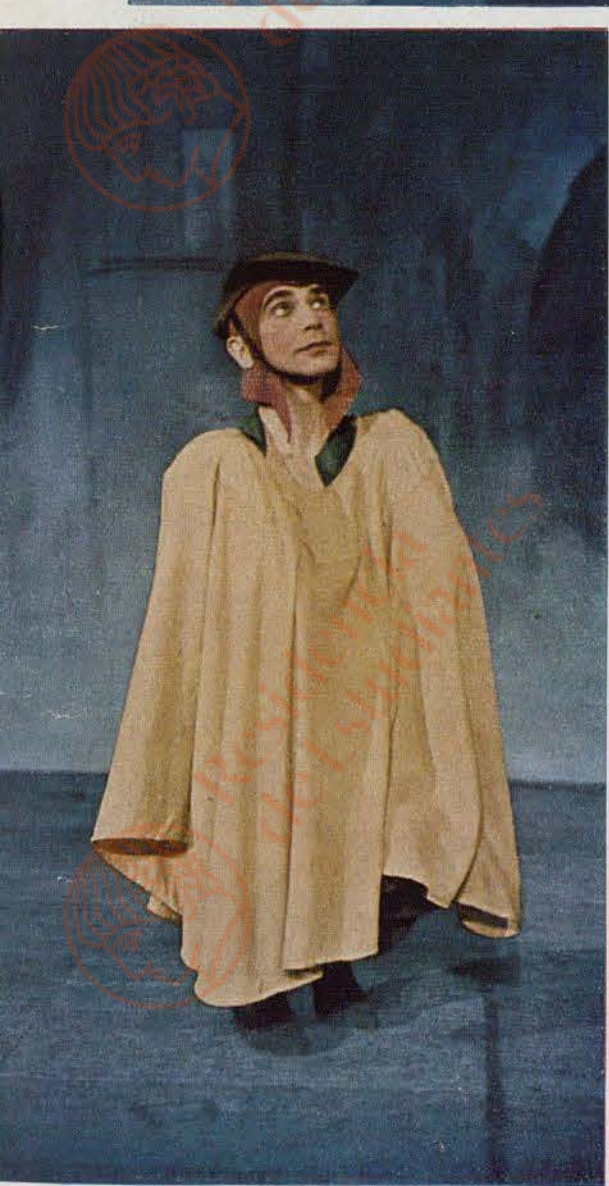
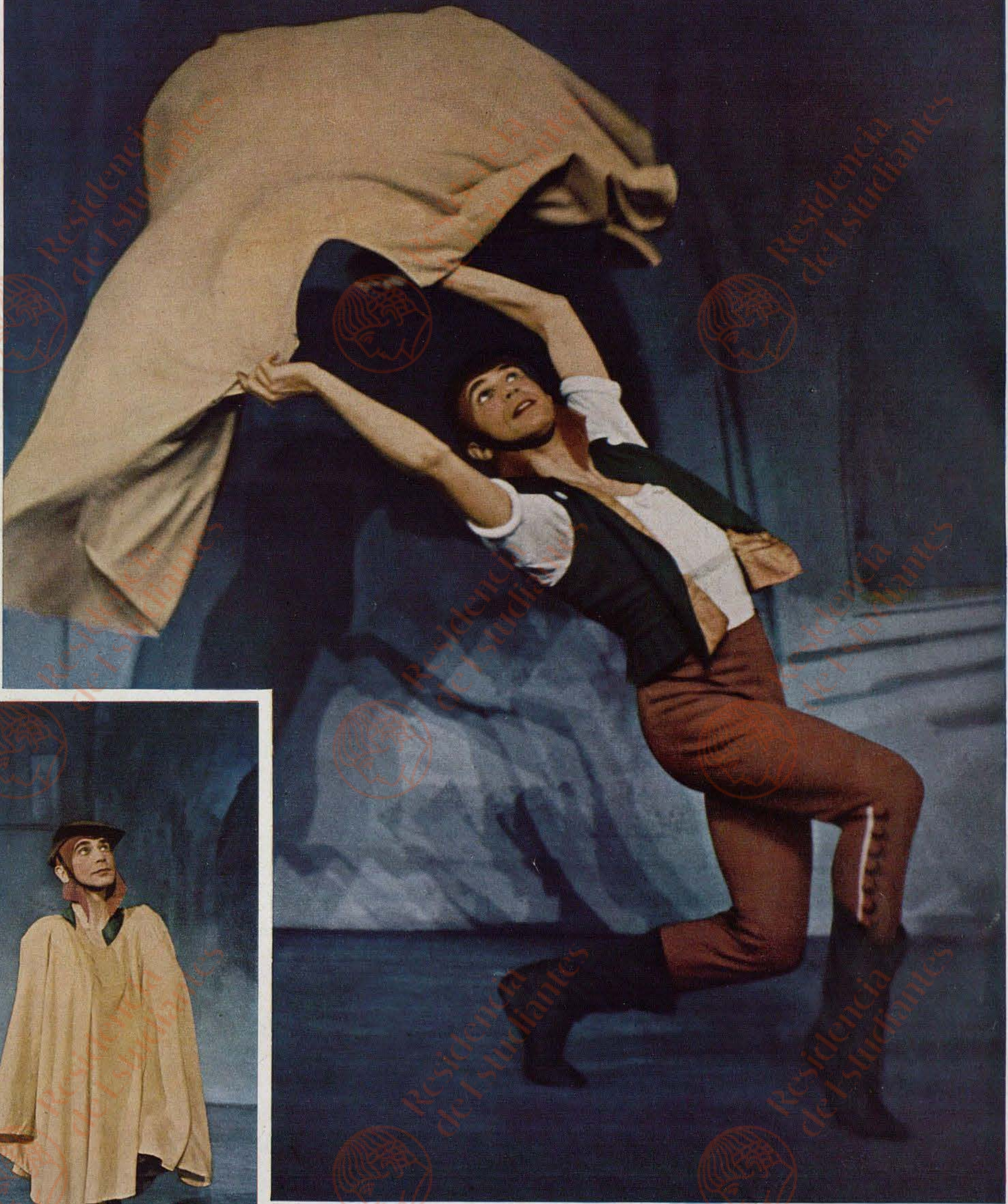


Au-delà de tous les poncifs et beautés convenues du film Genina a découvert les types qui convenaient à son sujet. Il est grandiose de voir comme subitement il fait entendre les cris de fureur et de désespoir qu'un petit enfant profère contre le tonnerre des pièces d'artillerie. Il faut avoir vu ces femmes qui pressées sous les routes de l'Alcazar, doivent surmonter leur angoisse et ces jeunes filles qui finalement combattent en chantant aux côtés des héros



Et ces hommes! Tout d'abord encore des élèves-officiers bien élevés, propres, voire soignés et élégants... dont on distingue à peine les traits individuels. Quelques officiers supérieurs et maîtres d'un abord difficile. De l'autre côté de la barricade, une bande de gens sans aveu, silhouettes à la Goya. Et voilà que subitement des horreurs de la guerre civile se dégagent des braves assaillis, décharnés, le visage non rasé, sales, en loques, aux blessures sanguinolentes, souvent repoussants de laideur... mais donnant toujours l'impression de l'authentique, du vécu et tellement captivants qu'on en oublie que l'on se carde dans un confortable fauteuil de théâtre





«Till Eulenspiegel — ma danse favorite...», déclare Harald Kreutzberg

Il suffit d'avoir vu le danseur allemand Harald Kreutzberg pour comprendre la célébrité qu'il s'est acquise dans tout l'univers. Ses créations laissent un souvenir inoubliable. Ce fut tout particulièrement le cas — à la « Scala » berlinoise — de sa danse « Till Eulenspiegel »; celle-ci démontra que Kreutzberg n'est pas seulement le maître du geste tragique et que les registres de l'humour n'ont pas de secrets pour lui



... ni aux Indes

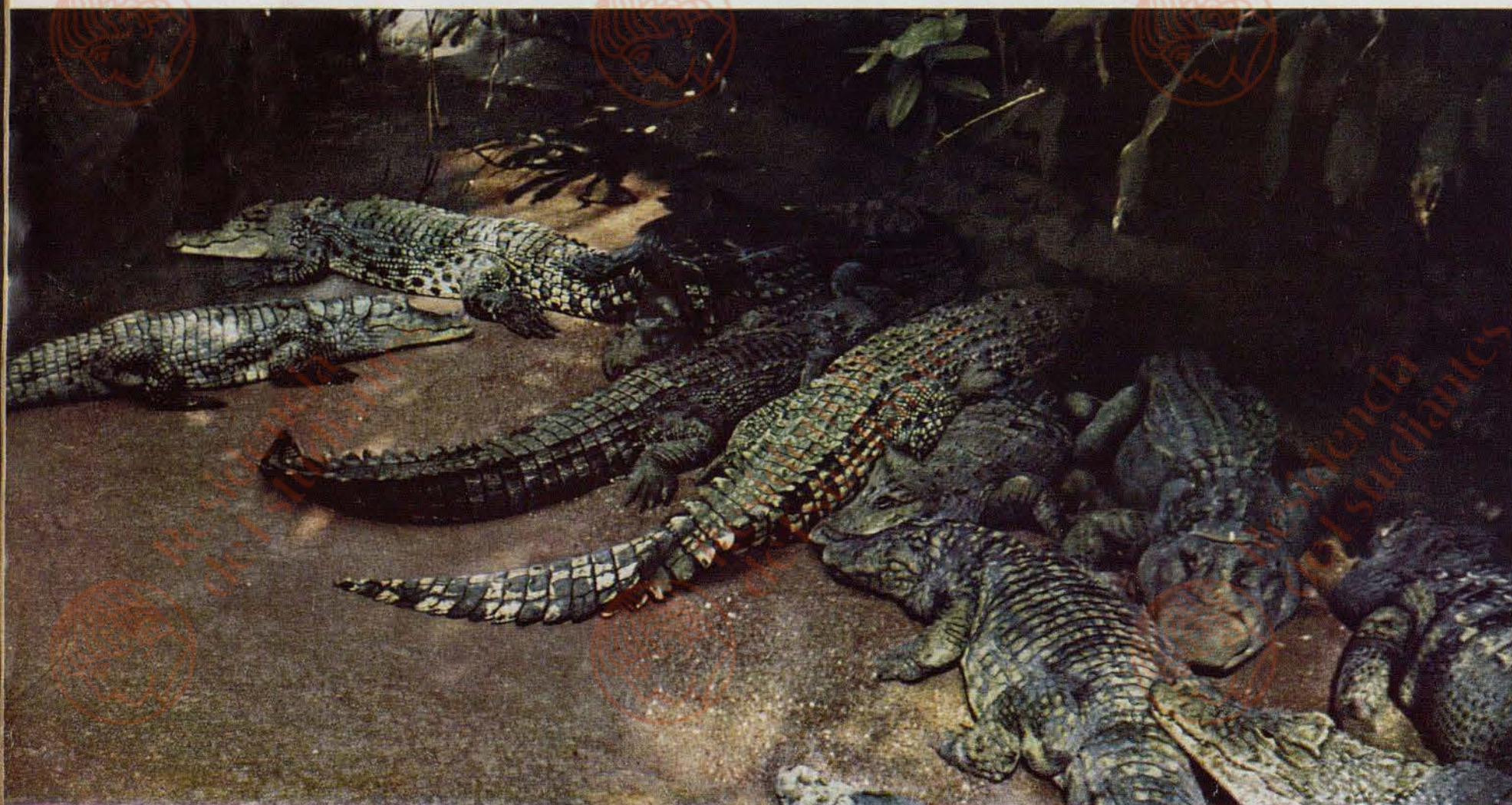
pour épier le roi de la jungle dans ses pérégrinations nocturnes...



Notre correspondant
particulier
ne s'est rendu ...

... ni sur
l'Amazone

pour regarder, les yeux
dans les yeux, le « corallus
caninus », un
des serpents les plus
dangereux de l'Amé-
rique du Sud ...



... ni en Afrique

pour, le fusil et l'appareil photographique sur le dos, hanter les crocodiles. Il s'est tout simplement rendu ... au zoo de Berlin



Fais-tu, comment je suis en réalité ?

Clichés E. Spuler

Une jeune fille montre son «visage innombrable»

Une jeune fille, fraîche, insouciante, et sans complication aucune...

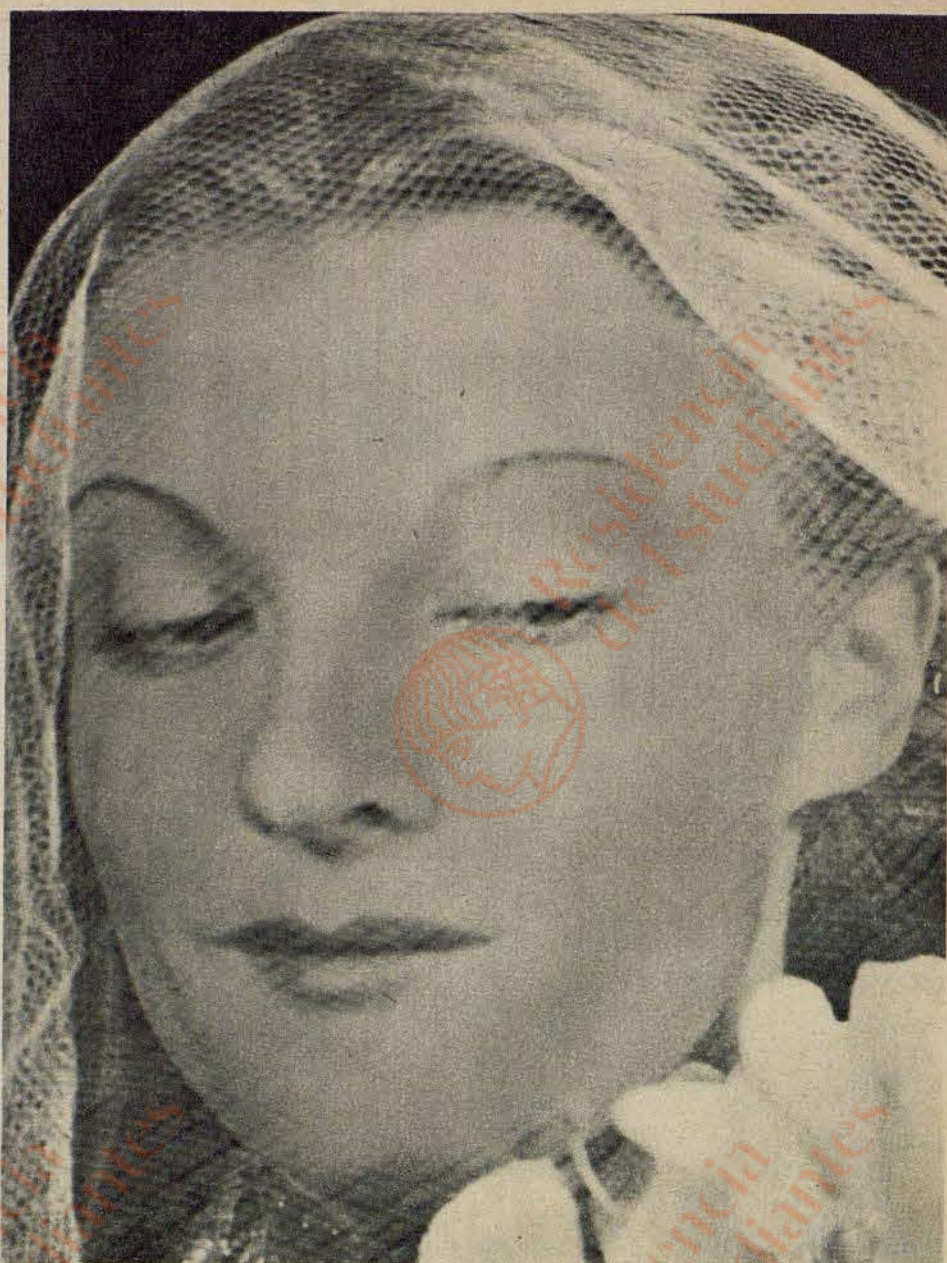
... tel est le jugement porté sur le portrait ci-dessus. Rien d'insolite ne transparaît sur ce riant visage. Et pourtant l'objectif y découvre une image bien différente, celle que représente la photo de droite, — il y découvre une infinité d'autres images. C'est comme un miroir magique; la jeune fille toute simple du début a pris l'aspect d'une femme capricieuse, dont les métamorphoses ne cessent plus. Son regard nous affole, et par un jeu de physionomie partiulier, son expression change à chaque fois. A chaque fois, se révèle un nouveau visage, un nouvel être — bien qu'il s'agisse toujours de la même femme; elle et ses secrets, mille masques différents les dérobent à nos regards. A peine croyons-nous avoir pénétré son essence, qu'elle nous échappe à nouveau. Telle un caméléon, elle sait prendre tous les regards, toutes les apparences. Elle est fascinante, capricieuse, renversante, elle tient tout de la sorcière. On finit par se consoler et l'on soupire d'aise à la pensée que les sorcières ne montent plus sur le bûcher.

Quelle est donc cette magicienne? Son nom, son adresse? Questions qui resteront sans réponse, car les visages de son visage révèlent l'âme de l'éternel féminin. Eh oui, en toute femme il y a une multiplicité de femmes — heureux l'homme qui, chez la sienne, sait retrouver l'univers entier. C'est non pas un photographe de profession, mais un sculpteur qui a fait le portrait de la belle inconnue que nous vous montrons ici 19 fois de suite. Elle-même n'a rien de commun avec une actrice, et elle n'est pas davantage photogénique: aussi bien le public tient-il à retrouver toujours son «favori», fût-ce à travers un masque, — le visage que voici éveille, au contraire, la confusion et l'inquiétude. Un visage dont on ne sait s'il appartient au rêve ou à la réalité, un véritable sphinx qui surgit au grand agacement de ses victimes, pour, l'instant d'après, s'évanouir en fumée, lui et ses secrets.





Cette femme séduisante, à la bouche prometteuse, se métamorphose...



... en un être froid, revêché, au visage réservé, hermétique



Qu'y a-t-il de vrai en elle, le frémissement de la femme dangereuse...



... ou telle pâleur ironique?



Ou bien doit-on voir en elle une femme chaste, toute d'attente chaste?



Serait-elle une ramp?



Une petite femme piquante, qui cherche un appui...



... ou un caractère résolu et fier?



Ici, elle apparaît comme une jeune campagnarde enjouée et rêveuse, plus loin...



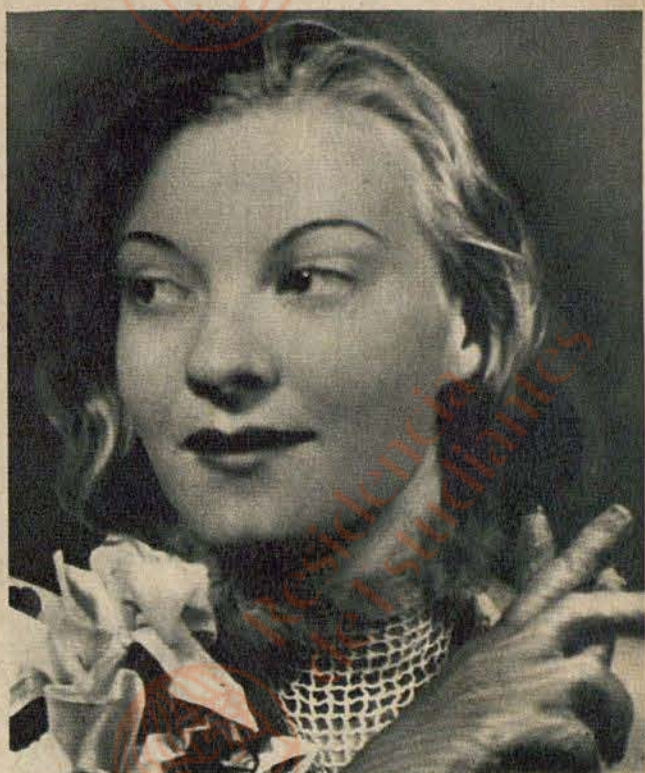
... elle se retranche derrière un masque impénétrable, tout de mélancolie asiatique



... pour se transformer brusquement en l'une de nos camarades du sport, au naturel sain



A présent elle affecte un type nordique, mince, extériorisé, équilibré...



... un instant après, nous avons affaire à une séductrice, au type classique de l'aventurière



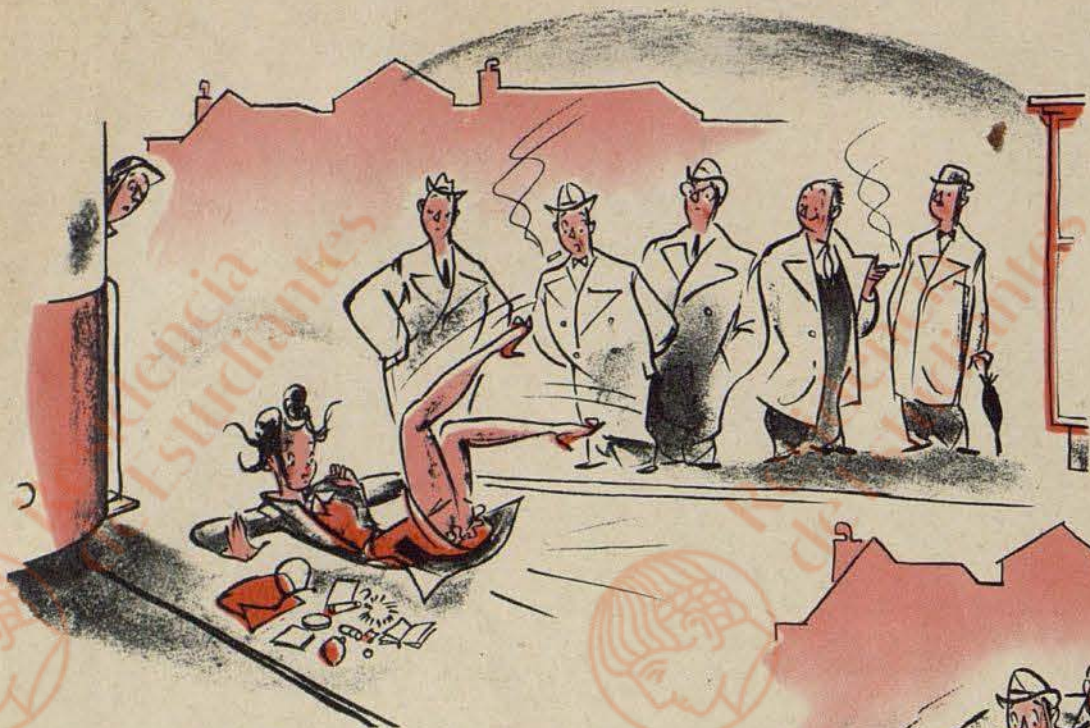
Un seul et même visage et deux apparences contradictoires: au-dessus un léger sourire, le charme étrange de la Malaisie, au-dessous, les lignes sévères et classiques de la Prérenaissance italienne



Qui es-tu en réalité, belle inconnue? Est-ce une passion ardente, insondable, qui te décore — ou n'y a-t-il en toi, rusée petite magicienne...



... qu'une aimable enfant? Ce dernier cliché nous dévoile que ton visage a même des taches de rousseur. Mais après toutes les « mines » que tu nous as servies, nous ne savons vraiment plus à quoi nous en tenir!



«Evidemment, cela ne pouvait arriver qu'à une jeune fille... Et elle ne sait même pas sauter du tramway en marche. C'est bien fait!»

«Quelle écervelée! Enfin quoi, elle a encore eu de la chance, cela aurait pu tourner plus mal. Et puis, c'est qu'elle n'a pas du tout l'air de savoir ce que c'est que le froid... Non, mais tout de même!»

«Elle est à croquer! Ah, la suivre dans une île déserte! Une jeune fille comme ça, il lui faudrait un homme un peu là! C'est un truc, on connaît ça! On ne saurait trop redoubler d'attention vis-à-vis de ce genre de femmes. Ciel, il y a ma femme, si jamais elle se doutait... aussi, motus en sa présence!»

«Le principal, c'est d'avoir de la chance. On n'a pas idée de jambes pareilles! Juste à mon goût! Et puis la façon désinvolte avec laquelle elle les montre...»

«Son sac s'est ouvert en tombant... Il doit bien contenir une carte de visite, un numéro de téléphone... Mais avec tous ces gens plantés là — eh bien quoi, il n'y a donc personne ici qui ait l'air de se remuer?»

La minute d'effroi

La chose est claire. Une jeune fille vient de tomber de tout son long. Ils sont cinq hommes à l'avoir vu. Mais aucun d'entre eux n'est en état de la secourir. Pourquoi donc? Il y a d'abord la minute d'effroi, le cerveau ne réagit qu'après. Mais cette minute d'effroi se prolonge du fait qu'il s'agit d'une jeune fille, et très jolie par-dessus le marché. Les témoins de l'accident étant du sexe masculin, ceux-ci ont à se dépêtrer d'idées assez spéciales avant de recouvrer le minimum de présence d'esprit qu'il faut pour agir. Cinq hommes, cinq pensées différentes:



Si pourtant, quelqu'un se remue.
Il n'est pas trop tôt...

A. S.

DEUTSCHER EISENHANDEL AKTIENGESELLSCHAFT

Berlin-Charlottenburg 9

Organisation d'exportation: Eisen-Export G.m.b.H.

Berlin SW 61, Katzbachstraße 21

Adresse télégraphique: Ironexport Berlin

Fourniture de produits métallurgiques de toute espèce, tels que:

Barres en Acier

Poutrelles et Fers U

Feuillards, laminés à chaud et à froid

Demi-Produits

Tôles fortes, moyennes et fines

Tuyaux en fer forgé

Fil de fer, Pointes de Paris

Rails et accessoires

aux conditions originales du Syndicat



« LES HEUREUX »

Il est des métiers qu'on envie. Des métiers qui font surgir des choses dont on ne croirait jamais pouvoir se rassasier. Songeons, par exemple, à l'inspecteur d'une scène de music-hall: il approche de jolies femmes au charme séducteur. Comment ne pas l'envier de toutes façons? Il faut être spectateur pour penser ainsi, et ressembler aux enfants dont le plus beau rêve serait de travailler dans une confiserie. Aux yeux d'un inspecteur, le bonheur c'est tout autre chose, et la confiseuse se détournerait plutôt de ces « bonbons. » Tout cela est très humain. On se demande comment le Paradis est fait, ces joies sans mélange ne feront-elles pas fuir, d'ennui, les trop heureux élus?



Hensoldt
DIALYT



**Jumelles prismatiques
pour voyage-sport-chasse**

M. HENSOLDT & SOEHNE
Opt. Werke A-G, Wetzlar (Allemagne)



Des étudiants de 22 nations se sont rencontrés avec leurs camarades allemands au Semmering pour les cours de vacances de l'université de Vienne. L'élégante station balnéaire est devenue le rendez-vous d'une jeunesse s'adonnant à des discussions animées. (en haut). Après des semaines d'études scientifiques en commun et de compréhension mutuelle, les participants ont été, pour quelques jours, les hôtes de la ville de Vienne. A gauche: Fin joyeuse au fameux Prater, à Vienne

Cours de vacance au Semmering



Les participants au cours visitent les ateliers d'un célèbre artiste viennois



Une exposition de modes viennoises faisait partie du vaste programme de ces journées à Vienne

Les étudiants en médecine s'intéressent surtout au foyer moderne de l'Assistance Publique Nationale-Socialiste «la mère et l'enfant»

Le Japon et le Pacte tripartite

Ces deux expressions signifient que doivent exister dans le monde, de grandes unités territoriales qui, pour le maintien de la paix universelle, se trouvent placées sous le contrôle d'États chargés d'assurer l'ordre. Ce rôle, on avait pensé l'attribuer au Japon en Extrême-Orient, à l'Allemagne en Europe, aux États-Unis dans l'hémisphère occidental, et à la Russie dans ses possessions européennes et asiatiques.

C'étaient là les mêmes idées que celles qui animaient l'Allemagne et l'Italie dans leurs efforts pour créer un nouvel ordre dans le monde, et qui, après le déclenchement de la guerre européenne, prirent une forme concrète. L'Allemagne et l'Italie veulent créer — et créeront — en Europe un nouvel ordre qui fera table rase de la confusion engendrée par le dictat de Versailles. C'est ainsi que l'Allemagne et l'Italie, d'une part, et le Japon d'autre part, marchaient vers un même but, c. à d. à la réorganisation d'un nouvel ordre dans l'univers. Ce ne fut tout d'abord qu'une marche en colonnes parallèles, et qui ne portait pas encore le caractère d'une alliance. La conversion en un front de marche unique ne fut exécutée qu'au moment où des difficultés toujours plus grandes furent créées, de l'extérieur, à cette nouvelle conception.

En Europe, un État — c'était, et c'est encore, l'Angleterre — se cramponnait au principe du «rebus sic stantibus», au «statu quo», et conformément au rôle d'arbitre qu'il s'était arrogé, combattait le nouvel ordre visé par l'Allemagne et l'Italie — le combattait de telle sorte qu'il finit par déclarer la guerre afin de détruire l'Allemagne. En Asie orientale aussi, l'Angleterre s'opposa au plan réorganisateur du Japon jusqu'à ce que les rudes coups de l'Allemagne l'eussent mis hors d'état de poursuivre sur les deux fronts, en Europe et en Extrême-Orient, ses ingérences perturbatrices de la paix. Là comme ici, la France avait tenu le rôle de fidèle vassal de l'Angleterre jusqu'à ce que la défaite que l'Allemagne lui infligea l'eût contrainte à renoncer à ce rôle. Or voici qu'entrèrent en scène les États-Unis qui, en Europe tout comme en Asie orientale, s'efforçaient de s'emparer du rôle de l'Angleterre, s'arrogeaient le droit d'arbitrage et qui, suivant les mêmes points de vue que ceux de l'Angleterre, rejetaient le nouvel ordre que les jeunes États autoritaires tentent d'établir. L'ingérence de l'Amérique dans les événements européens par sa participation à la guerre mondiale n'a guère besoin d'être rappelée. Elle est connue de tous. Les États-Unis tournèrent par après le dos à l'Europe, renièrent, au Congrès, le traité de Versailles signé par le président Wilson et restèrent à l'écart de la Société des Nations. Ce fut seulement sous la présidence de Roosevelt que cette attitude changea. La chimérique idée que l'Amérique pourrait être attaquée de l'Est et de l'Ouest fit soudain son apparition. Là-dessus se déclencha une vague de furieux armements, on réclama une flotte pour les deux océans; des sommes énormes furent allouées pour la défense. Avant la guerre actuelle, il était convenu que l'Angleterre exerçait le contrôle de l'Atlantique, l'Amérique celui du Pacifique. Or, après les défaites de l'Angleterre, l'Amérique réclama pour son compte les deux centres de puissance. L'Angleterre descendit au rang de dominion de l'Amérique, lui céda, pour qu'elle y installât des bases aériennes et navales, des possessions d'outre-mer tenues jusqu'alors pour vitales, et reçut en échange 50 destroyers démodés. Les livraisons de matériel de guerre faites à l'Angleterre par l'Amérique étaient déjà bien difficiles à accorder avec la politique de neutralité de cette dernière, mais la cession des destroyers constitua un net abandon de la neutralité dans un domaine particulier.

Et comment les événements tournèrent-ils pour le Japon? On parle volontiers des «Anglo-saxons», en désignant par là une communauté dans laquelle l'Angleterre et l'Amérique vivent sur le même pied. C'est une illusion! Depuis le traité Hay-Pouncefote, signé le 17 novembre 1902, et par lequel l'Angleterre renonçait à ses prétentions sur le canal de Panama projeté, laissant à cet endroit le champ libre à l'Amérique, la Grande-Bretagne a commencé à décliner par rapport aux États-Unis. A la conférence de Washington, l'Amérique ravit à l'Angleterre la prédominance dans l'armement naval, toutes deux furent mises sur un même plan. En conséquence, l'Angleterre dut réduire ses armements, tandis que l'Amérique pouvait armer de nouveaux vaisseaux. Les énergiques agissements du Japon en Extrême-Orient ont émis de plus en plus la position de l'Angleterre dans cette partie du monde, jusqu'au moment où elle a été contrainte de retirer de Chine ses garnisons qui, pendant 39 ans, avaient tenté d'y maintenir le prestige d'Albion. La forte position de Hong-Kong a beaucoup perdu en importance depuis que le Japon a verrouillé ce territoire, aussi bien sur mer avec sa flotte que sur terre avec des corps d'armée. L'Angleterre s'est rejetée sur Singapour. Bien plus! L'Amérique veut fermer, à Singapour elle-même, le cercle formé autour du Japon et qui part des îles Aléoutiennes en passant par Hawaï et les Philippines. De ce fait, l'Amérique cesse d'être le chien de garde posté par l'Angleterre à sa place vis-à-vis du Japon; elle intervient elle-même, loin à l'Ouest, dans l'espace vital du Japon, là où celui-ci a toujours revendiqué la prédominance pour lui-même ainsi qu'il résulte nécessairement des conditions naturelles. A cela viennent s'ajouter les manœuvres d'asservissement tentées par l'Amérique sur le Japon, telles que l'interdiction d'exporter de la ferraille et de l'huile, et des incidents tels que le discours que l'ambassadeur américain Grew prononça devant la société américano-japonaise, à Tokio, en octobre 1939, et dans lequel il stigmatisa durement la politique du Japon à l'égard de la Chine sans être désavoué par son gouvernement. Mais ce sont surtout les emprunts accordés par l'Amérique au gouvernement de Chungking, lesquels s'élèvent aujourd'hui à près de 70 millions de dollars, qui montrent que l'Amérique s'oppose au nouvel ordre que le Japon tente d'établir en Asie orientale; étant donné son caractère d'État commercial, ce qui importe surtout à l'Amérique dans ce cas, ce sont les précieux minerais de manganèse et de tungstène qui se trouvent encore dans la zone de commandement du gouvernement de Chungking.

De ce fait, se trouve résolue la question de savoir quelles raisons ont poussé le Japon à adhérer au pacte tripartite avec l'Allemagne et l'Italie; dans l'intérêt de ses objectifs politiques, il aspirait à nouer d'étroits rapports avec les nations partageant ses conceptions; il les a trouvés et tend, par ce pacte, à amener les États qui veulent s'y opposer, à procéder à un examen éclairé de leur attitude; ainsi s'exprime une déclaration du gouvernement japonais. Dans cette même déclaration, il est également dit que le ministre japonais des affaires étrangères Matsuoka avait, depuis un certain temps déjà, pris contact avec les représentants allemands et italiens. Le résultat fut l'adhésion du Japon au pacte tripartite le 27 septembre. En réalité, les efforts tendant à ce résultat remontent à plusieurs années déjà.

Otto Mossdorf

SIGNAL No 11 — 28 No d'Octobre 1940. Paraît tous les 15 jours / Harald Lechenberg, Rédacteur en chef
Edition et impression: Deutscher Verlag, Kochstr. 22-26, Berlin SW 68, Allemagne. Tous droits de reproduction des textes et des photographies réservés pour tous pays. Entered as second-class matter at the Post-office at New York, N.Y.

Les invisibles rendus visibles

Il est certain que nos microscopes ont fait des progrès constants au cours des siècles, et ce grâce à une évolution scientifique et technique de plus en plus poussée; mais le pouvoir d'analyse du microscope a forcément des limites. Ces limites sont en fonction de la nature des ondes lumineuses, et elles se font sentir aussitôt que les dimensions des objets considérés restent en deçà de la longueur des ondes lumineuses. Du microscope le meilleur, le plus délicat et le plus cher on ne peut obtenir qu'il agrandisse plus de 1500 fois l'objet considéré, et si deux points sont rapprochés l'un de l'autre de plus de dix-millièmes de millimètre, le microscope ne saurait plus en faire voir la séparation. Ernst Abbe lui-même (celui qui doubla l'optique scientifique d'une optique pratique), avouait dans ses écrits, avec une sorte de résignation optimiste envers et contre tout, que l'avenir ne réaliserait malheureusement guère les vœux et les espoirs qu'on serait tenté de fonder sur un progrès constant, sinon illimité, de nos yeux artificiels. « Mais, ajouta-t-il, il n'est pas impossible que l'esprit humain mette un jour à son service des processus et des forces qui permettent de dépasser, par de tout autres voies, les limites qui nous avaient paru jusqu'ici infranchissables. Seulement, je crois qu'on inventera un jour des instruments qui seconderont nos sens peut-être plus efficacement que ne le font les microscopes d'aujourd'hui, à la recherche des derniers éléments du monde des corps; et je crois que ces instruments n'auront plus que le nom de commun avec les microscopes d'aujourd'hui. »

Deux jeunes savants allemands, Ernst Ruska et Bodo von Borries, ont réalisé les prédictions d'Ernst Abbe. Pour mieux comprendre comment fonctionne le nouvel appareil, considérons-le à l'envers pour ainsi dire: si les ondes lumineuses sont trop longues, il faut choisir un type d'onde qui ait une longueur d'onde plus courte; mais on veillera à ce que ce dernier soit tel que l'on obtienne sur ses rayons un effet analogue à celui des lentilles de verre sur les rayons lumineux. La nature nous a fait don de tels rayons dans les électrons qui rayonnent d'une cathode incandescente. Qu'on les soumette, dès leur apparition, à une très haute tension, et ils acquièrent

une vitesse considérable, ce qui se traduit par une diminution de la longueur d'onde. Sans doute les rayons sont-ils invisibles, mais ce n'est là qu'une «tache de beauté», car on peut les capter sur un écran de réflexion, grâce auquel on observe l'image avec autant de facilité que s'il s'agissait d'un radiogramme.

De longues années d'un intense travail scientifique et technique s'écoulèrent avant que les recherches ne portassent leur fruit: l'appareil qui, sous le nom de supermicroscope Siemens, appartient aujourd'hui aux plus grandes réalisations de notre époque. Les deux savants ont pu installer un laboratoire à eux aux usines Siemens mêmes, où ils se consacrent désormais aux tâches qui font le but de leur existence. Entre tant d'autres problèmes qui durent être résolus, mentionnons la construction des éléments du supermicroscope qui correspondent aux lentilles de verre du microscope. En principe, il y a deux moyens de ramener les rayons électroniques à un foyer: on utilise soit des champs électriques, soit des champs magnétiques. Dans le cas du supermicroscope Siemens, on s'est décidé pour le dernier procédé, et avec raison. On peut, en effet, concentrer les forces magnétiques au point qu'en dépit des rayons électroniques les plus rapides la distance focale des lentilles diminue considérablement. On réussit enfin à modifier la distance focale en réglant tout simplement le courant qui passe à travers les bobines.

Il y a plus de deux ans que le supermicroscope Siemens est au service des savants, des chercheurs et des techniciens, et leur permet d'explorer l'univers des infiniment petits que nul œil humain n'avait vu jusque-là. Grâce à cet appareil, le bactériologiste a pu voir pour la première fois les êtres mystérieux dont on ne faisait que soupçonner l'existence, en tant qu'agents d'affections malignes, ou qu'on n'avait pu rendre visibles qu'au prix de grands efforts. On a même pu établir que les bactéries, elles aussi, tel les agents de la dysenterie et d'autres maladies contagieuses, sont menacées par des êtres plus minuscules encore, les bactériophages pour les appeler par leur nom, tout comme nous autres hommes nous sommes menacés par les



Le supermicroscope Siemens de Ruska et von Borries

bactéries. Le technicien accueille avec d'autant plus de faveur le nouvel instrument de travail qu'il pouvait désormais analyser les poussières et les fumées les plus fines, jusqu'alors invisibles à ses yeux. En examinant ainsi des particules de ciment, des poussières de charbon et d'argile, on put y découvrir des propriétés qu'on ne connaissait jusque-là que par leurs effets. A Siemensstadt (c. à d. la ville de Siemens), où le supermicroscope de Siemens vit le jour, on a installé un laboratoire spécial pour supermicroscopes, et les savants du monde entier y ont la faculté de se familiariser avec le nouvel appareil. Grâce à une fabrication en série de ces appareils, le monde entier peut se procurer un instrument de haute valeur et qui permet les recherches que l'on sait.



Photo prise d'un bateau rapide: Un destroyer anglais saute en air

(Liebts Schreck (de la P. K.))

La torpille d'un bateau rapide l'a atteint. Sur la photo, on distingue, très loin, vers l'horizon, deux autres bateaux rapides qui sont précisément en train de s'enbrumer avant de quitter à toute vapeur le champ de bataille. Le destroyer est en flammes